

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations: Creative Commons, Domaine Public CC0



Création : Le jardin d'Aphrodite

Distribution: https://www.le-jardin-aphrodite.fr

### Charline88

## L'étalon



# Sommaire

La rencontre	Ş
Tranches de vie	15
L'appel des sens	27
Pieux mensonge	43



#### La rencontre

Sur la terrasse qui surplombe la vallée, devant le chalet, la jeune femme a les cheveux au vent. Les hêtres et les chênes noirs, au sortir de l'hiver, ne sont encore que de maigres squelettes. Depuis le gardefou, elle regarde tout le village sous elle, surtout la petite route qui monte en serpentant à travers la forêt. Sous ses yeux, la nature est encore dépouillée de ses couleurs, de cette mer de feuillage qui dans quelques semaines va tisser un manteau frissonnant aux moindres souffles d'une brise légère.

Mais pour l'heure, elle voit la voiture qui lentement monte, grimpe les lacets de ce petit chemin gravillonné qui mène vers sa maison. Depuis dimanche, qu'elle espère voir cet équipage qui gravit tout tranquillement le bon kilomètre qui sépare le chalet du village. Dans sa poitrine, la jeune femme sent que son cœur bat plus fort, plus vite, et elle a hâte de voir enfin ce que cette automobile lui amène. Oh, elle a déjà vu ce qui lui arrive; elle connaît le chargement. Mais jusque-là, il ne lui appartenait pas encore.

Les cheveux un peu roux de la femme sont balayés par une rafale de vent un peu plus violente que les autres. Le printemps se fait désirer depuis quelques jours. Elle ne quitte pas du regard le point bleu sombre du véhicule qui grossit au fur et à mesure de son approche vers sa demeure. Elle se crispe de plus en plus sur la balustrade; ses doigts lui font mal à force de serrer ainsi le bois. Sa jupe brune lui arrive aux genoux, et au demeurant, la dame est très jolie.

À ses pieds, une paire de bottes en cuir ou en daim, avec une sorte de peau de mouton à l'intérieur qui contraste singulièrement avec les vêtements plutôt printaniers de la femme. Mars, ici, ce n'est pas vraiment la fin de l'hiver, et cette année il aurait même pris quelques encablures de retard, ce fichu printemps. La voiture est encore à cinq ou six cents mètres de l'entrée de la propriété. Léa – puisque c'est ainsi que se nomme la délicieuse personne qui épie les mouvements du véhicule – Léa tire plus fort sur la veste légère qu'elle porte. Elle regrette de ne pas avoir passé autre chose qu'un chemisier de coton sous celle-ci; encore est-il assorti à sa jupe, pour une fois.

Elle frissonne et pense que c'est bon pour attraper un rhume, cette affaire-là, mais elle ne veut pour rien au monde rater l'arrivée de ce qu'elle attend avec une impatience non feinte. Il lui a fallu guerroyer, ruser pour pousser son mari Allan à accepter que ce qu'elle avait acheté vienne enfin à la maison. Il était résolument contre, mais Léa est une femme au caractère bien trempé, et à chaque objection d'Allan elle a trouvé les mots justes, et finalement il a plié, cédé. Son assentiment arraché de haute lutte voit ses efforts enfin couronnés. Le convoi qui monte vers la maison est de plus en plus visible à l'œil nu. Dommage que son mari ne soit pas là avec elle pour accueillir son achat.

Elle se remémore le jour – enfin, le soir – de sa victoire. Allan sur le canapé, qui choisit le film de la soirée, et elle qui vient contre lui. Elle sait comment l'aguicher sans être outrancière, comment l'amener à dire oui à tout ce qu'elle veut; et cela, elle le désire depuis qu'elle a quinze ans. La télévision allumée, confortablement installée sur le canapé de velours, elle prend la main de son mari dans la sienne. À chaque scène un peu chaude de cette romance visuelle, elle serre les doigts plus fort. Bien entendu, elle connaît tous les points forts ou faibles de son mari.

Elle ne calcule pas le temps qu'il lui faut pour que les mains de celui-ci ne soient plus que des instruments de caresses pour son corps qu'elle a pris soin d'enjoliver par un déshabillé des plus affriolants. Il cède à l'excitation de cette peau parfumée qu'il dénude petit à petit, et les images du film n'y changent rien. Elle l'amène exactement là où elle le veut; elle sait que dans ces moments tellement intimes, il a du mal à lui dire non. Elle aime ses mains, sa langue qui vont et viennent dans des creux ou des courbes, sur des arrondis et des reliefs de son corps tout entier livré à son envie. Elle le laisse aller à la vitesse de son choix, appréciant tous ces signes avant-coureurs d'un plaisir partagé.

Allan a quarante-deux ans, quatre ans de plus que Léa. Sous sa chemise de cotonnade, retirée pour la circonstance d'une manière peu orthodoxe, ses muscles sont encore bien présents. Son torse est velu, mais pas trop. Juste ce qu'il faut pour paraître mâle. Son visage rasé de frais, ses tempes argentées, sa bouche rieuse, il a tout pour plaire à une Léa avide de faire l'amour. Non, il n'est pas totalement dupe : il sait bien que sous ses manières de tigresse elle cache une demande, une envie particulière. Il la connaît mieux qu'elle ne le pense, et s'il fait semblant de céder à ses caprices, il adore quand elle se fait femme de la sorte. Il aime quand elle use – il n'y a pas d'autre vocable – quand elle abuse de ses atouts de femelle pour lui imposer une requête.

Après l'amour, repue et contente, il a bien senti dans sa voix que c'était l'instant qu'elle avait choisi pour faire sa demande. Et quelle demande! Sur le moment, il n'a pas vraiment compris. Il a dit non. Elle est revenue à la charge, jurant comme elle seule sait le faire, qu'elle s'en occuperait, qu'elle serait toujours là pour lui, que lui n'aurait pas à intervenir. Ils ont refait l'amour une seconde fois. En fin de compte, c'est elle qui a gagné, comme toujours. Ils n'ont pas été trop mécontents de cette soirée; elle sait bien quelque part que quand il verra cela, il sera aux anges. Elle l'aime, son Allan.

Enfin l'étrange voyage de l'automobile arrive à son terme. Le bruit du moteur est maintenant audible, et Léa a le cœur qui bat. Elle a l'impression que sa poitrine va exploser. Sous sa veste, ses deux seins avancent et reculent au rythme de son souffle qui s'accélère. Elle reboutonne les deux pans du vêtement que, jusque-là, elle tenait simplement serrés sous ses avant-bras. Elle se sent excitée comme une puce, comme... si elle avait envie de sexe. Mais c'est ce qui avance vers leur maison qui lui donne ces frissons, et peut-être un peu la bise aussi. Jamais elle n'a cru un seul instant de sa vie que cela serait possible. Et pourtant...

Voilà! Le chauffeur s'approche de la femme aux cheveux rouges qui attend, se tenant à la barrière qui longe la terrasse. Il la mate sans en avoir l'air, la trouvant plutôt jolie et bien faite. Les épis qui dérangent sa coiffure indiquent qu'elle attend depuis déjà un long moment sans doute, dans le vent qui frise un peu le plateau sur lequel le chalet est construit. Le passager du véhicule est sorti lui aussi et il jette un coup d'œil sur l'immense terrain qui jouxte la maison de bois. Tout au fond, là-bas, à l'orée de la forêt, là où les sapins toujours verts forment une limite avec le terrain et la montagne, une petite cabane en rondins semble attendre la venue de ce qu'ils transportent.

- Bonjour! Nous n'avons pas été trop longs? Pas moyen de venir plus tôt, vous savez : là-bas, nous avions encore de la neige, avant-hier.
- Non. Bien sûr que je suis impatiente, mais bon, je me suis fait une raison. Et puis c'est beaucoup mieux que le sol de son nouveau domaine soit dégagé; il devrait être bien ici, non?
- Ah, ben il aura de l'espace, et il va pouvoir enfin couler des jours tranquilles. Bon, nous allons le libérer. Quatre heures de route et de secousses : pas sûr qu'il ait apprécié le voyage... Viens, Gilles. Tu le fais descendre en douceur.

Léa se rapproche de la voiture, et surtout de la remorque qu'elle tracte. La porte s'ouvre sans bruit et enfin elle peut, tout à loisir, admirer ce qui arrive. Onze ans, une robe alezane foncée, il est là qui semble énervé ou apeuré par le voyage; par ce lieu inconnu aussi. Ses premiers pas sur ce sol qui va devenir son « chez lui ». Aussitôt que la porte de l'enclos s'est refermée sur ses trois cent cinquante kilos de muscles, il part à toute vitesse.

- Ça a l'air de lui plaire, Madame! Il va faire le tour du propriétaire.
  - Oui. Il est beau. Quelle allure fière!
- Il a sans doute deviné que vous lui avez évité l'abattoir. Ces bêtes-là, ça pressent ces trucs-là. Nous avons encore quelques détails à régler avec vous.
- Oui, bien sûr. Entrons dans la maison, voulez-vous? Le vent pique un peu ce matin. Allez, entrez!

Les deux hommes pénètrent dans le chalet et Léa les fait asseoir autour de la table de la cuisine.

- Vous prendrez quelque chose?
- Un café si vous avez; nous devons reprendre la route.
- Pour les deux, ce sera un café?
- Oh oui, oui, ne vous embêtez pas. Voilà les papiers du cheval; quelques signatures et il vous appartiendra. En tout cas, il fait meilleur ici que dehors; quelle bise, ce matin!
- L'hiver s'accroche encore à nos montagnes, mais dans quelques jours, aux premiers rayons du soleil d'avril, ça devrait s'arranger; côté température du moins. Pour le vent, c'est autre chose. Alizéa a déjà trouvé son écurie, regardez! Il est déjà après le foin que mon mari a mis pour lui dans le râtelier extérieur.
- Nous n'avons aucun souci pour lui : il va être comme un coq en pâte, chez vous. De la place, une bonne nourriture en abondance : ça devrait lui assurer une retraite que bien des gens lui envieraient.
- N'exagérons rien non plus! Mais je vais enfin pouvoir faire de longues promenades dans nos montagnes. J'en rêve depuis que je suis toute gamine.

— Ah, Gilles, tu donneras à madame le mors que nous avons amené. Alizéa est doux comme un agneau, mais il est habitué à son mors, et tout changer dans son environnement peut le stresser un peu; il est sans doute préférable de ne pas le monter trop rapidement.

- N'ayez pas peur; il va avoir quelques semaines pour s'accoutumer à mon mari et moi.
- J'aimerais pouvoir en dire autant : ça doit être agréable de... s'habituer à vous!

Les deux hommes ont une sorte de sourire entendu. C'est vrai aussi que Léa, dans sa cuisine, n'a pas pris garde à sa veste légère et que celle-ci permet sans doute d'apprécier du coin de l'œil les formes et les avantages assez... généreux d'une poitrine bien garnie. Elle ne dit rien, sentant que ces deux-là la trouvent à leur goût. Ne pas leur donner quelque espérance; ils auront au moins eu le bonheur d'admirer un autre genre de pouliche.

- Eh bien, puisque tout est en ordre, nous pouvons reprendre la route d'un cœur un peu plus léger. Viens, Gilles; tu prends dans le van le mors et tu le donnes à madame.
  - Merci, et bonne route pour votre retour.
- Si vous avez un problème quelconque, vous n'hésitez pas à appeler notre patron.
  - Entendu. Merci, et au revoir.
  - Au revoir. Au revoir, Madame. Salut à toi, Alizéa!

La voiture s'ébranle, reprenant en sens inverse la petite route gravillonnée. Léa regarde les deux hommes qui s'éloignent, et son cœur bat un peu plus vite. Là-bas, au fond du pré, le cheval a les oreilles dressées.

— Alizéa... Viens, mon beau. Allez, viens par ici!

S'il tourne la tête vers elle, il ne bronche pas pour autant. Mon Dieu, qu'elle le trouve beau, cet animal... Il croque dans le foin avec entrain. Bon, ce n'est pas le tout, il faut aussi s'occuper du repas d'Allan; sûr qu'il va rentrer à midi pour le déjeuner. Même

s'il ne l'a pas dit, elle est certaine qu'il attendait lui aussi cette arrivée si importante pour elle. Elle vaque à ses tâches domestiques quotidiennes, mais elle ne peut s'empêcher de jeter de fréquents regards sur la pâture où le cheval trotte, galope, fait pratiquement une inspection. Sa crinière pratiquement blonde flotte dans cette bise qui court sur le plateau. Il est douze heures passées de quelques minutes quand le point qui grossit au fond de la vallée annonce le retour de son mari.

\*

- Alors, mon cœur, ça y est, il est là? Tu avais raison, c'est un bel animal! Il te doit une fière chandelle... Il le sait? J'espère que tu t'occuperas de moi aussi bien quand je serai bon pour la maison de retraite!
- Tu comprends maintenant pourquoi je le voulais? Tu ne crois pas qu'il méritait que l'on s'y attache un peu?
- Tu sais que c'est un sacré travail de s'occuper de ce genre de bestiau; mais si tu aimes ça, alors...
- Je m'occupe bien de toi depuis des années, et je te jure que parfois c'est bien du boulot également!
- Je souhaite que ça continue, mais je ne vais sans doute pas faire le poids, côté... queue.
- Idiot! La tienne est unique; enfin, je ne connais que celle-là, finalement. Peut-être que...
- Oui? Que quoi? Vas-y, dis-moi le fond de ta pensée. Si tu veux en voir une autre, dis-le-moi : je pourrais bien te la trouver et assister à l'estocade! Peut-être que ça ne me déplairait pas de te voir te faire... de t'entendre, surtout de t'écouter soupirer.
- Vieux pervers, va! Tu vois qu'Alizéa nous procure déjà d'étranges discussions, à défaut de sensations.

Les deux se regardent; elle est si proche de lui. Il la sent tellement heureuse en cet instant qu'il n'a aucun regret. Cette femme, c'est sa vie, c'est son âme. Il lâche ses yeux pour scruter

le pré, à la recherche de la tache brune qui longe la forêt : quelle démarche, quelle allure! Léa a compris qu'il était heureux, content, sinon il n'aurait pas plaisanté sur un sujet aussi brûlant que le sexe. Elle lui prend délicatement la main, et quand il se retourne vers sa femme, leurs visages se cherchent, se trouvent dans un long et langoureux baiser.

Oublié le repas, oublié le cheval dans son espace vert. La main furtive d'Allan est déjà en action. Elle va à la rencontre d'un sein mal caché, elle fouille dans les nippes qui couvrent des trésors de femme. Les boutons qui tiennent hors de portée du regard du mâle les formes chaudes de la femelle sont vite écartés. Le soutien-gorge? Simple formalité pour le dégrafer! Il livre aux yeux pleins d'envie deux seins respectables. Des yeux aux lèvres, il n'y a guère de distance; de plus, elle est franchie sans obstacle, sans aucun recul de Léa qui trouve cet intermède fort plaisant. Il est des festins qu'il ne faut surtout pas manquer.

Allan a les dents gourmandes, et il serre entre elles tantôt un long téton brun, tantôt son frère jumeau. La dame, quant à elle, ne reste pas là les bras croisés; elle sait aussi occuper les dix doigts qui lui servent de mains. Elles sont parties à l'assaut, qui d'un sweat, qui d'une ceinture de pantalon, tant et si bien que les deux se retrouvent rapidement dans une nudité absolue. Maintenant il fourrage tendrement dans le petit triangle de poils du pubis. Elle, adossée à la table sur laquelle les couverts sont pourtant dressés, est arrivée au nœud du problème. Dans sa paume moite, elle sent coulisser la peau qui cache le gland.

Cette envie qu'il a d'elle, ce besoin impérieux de la sentir vibrer contre son ventre lui fait oublier qu'il n'est rentré que pour le déjeuner. Léa accompagne Allan dans sa quête de jouissance, dans sa recherche de plaisir. Au diable, les carottes de l'entrée! De toute façon elles sont râpées. Aux oubliettes, le rôti qui mijote sur la plaque chauffante : c'est d'autres chaleurs dont il s'agit maintenant! Les bras vigoureux de son mari viennent de la soulever. Elle se

trouve remontée sur le plateau de la table; elle sait bien que c'est elle qui va être au menu ce midi, au menu de son mari.

- Oh, doucement! Attends, ne casse pas tout. La vaisselle! Laisse-moi au moins écarter les verres et les assiettes.
  - On s'en moque, non? Je t'aime, et j'ai envie de toi.
- Penses-tu, ça se voit à peine! J'aime que tu m'aimes aussi... avec ce truc-là.

Elle vient de serrer un peu plus fortement la tige qui reste dans sa main fermée. Les fesses de la femme sont sur la lourde table de chêne verni. La bouche d'Allan est partie, direction le triangle qui s'ouvre entre les cuisses de la dame.

— Attends! Pas comme ça! Passe de l'autre côté de la table. Oui, là. Maintenant, tu peux revenir. Moi aussi j'aime sentir et lécher, tu sais bien!

Il fait ce qu'elle lui demande, et sa queue qui se dresse vers son nombril est happée par les lèvres humides de Léa. Lui enjambe sa tête et sa bouche, vient à la commissure d'autres lèvres, écartant de deux doigts les poils qui couvrent l'endroit. Le rose du coquillage lui donne une autre faim. Les sensations sont surprenantes, différentes de celles habituelles, renforcées par le lieu, par le moment, par les pensées de l'un et l'autre. Elle gémit de plus en plus et il soupire au rythme des coups de langue sur son mât. Mon Dieu, que c'est bon ce moment de bonheur partagé! Léa garde les yeux clos, s'abandonnant totalement aux exquises caresses de son mari.

Il aime ce qu'elle lui fait, mais il se fait violence pour ne pas laisser trop vite partir sa semence. Son seul désir pour le moment, c'est de garder le contrôle, de ne pas l'inonder trop rapidement; il aurait trop de difficultés pour bander de nouveau. D'un autre côté, elle sait y faire, et s'il n'y prend garde, elle va l'amener à une éjaculation précoce. Alors il s'imprègne de ses odeurs intimes, il s'enivre de cette mouille qu'elle non plus ne peut retenir. Et il pense au cheval. Les images de la robe brune, des yeux ronds et marron, voilà qui devrait l'aider à patienter quelques minutes. Et

ces secondes-là lui sont précieuses pour garder sa jute, pour avoir encore plus de plaisir.

Elle donne de furieux coups de reins, ce qui oblige Allan à la cramponner pour ne pas être éjecté de sa caverne aux mille douceurs. L'orgasme qui commence à monter en elle, elle le laisse l'emporter, la prendre dans ses bras qu'elle imagine comme des tentacules. Elle n'en peut plus. Elle crie alors que lui ondule du bassin sous sa langue qui fait désormais n'importe quoi. C'est difficile de coordonner ses gestes et ses pensées, tant la jouissance est violente. Léa se sent partir comme si elle se diluait dans la douceur de couleurs indescriptibles; elle s'accroche à lui alors que sa chatte est littéralement secouée pas des spasmes qui reviennent sans cesse. Allan ne l'a même pas pénétrée; il ne l'a pas encore possédée, et pourtant son ventre est en transe, son ventre est dans la tourmente.

Quand il la lâche, qu'il se dirige d'un pas feutré entre ses deux cuisses relevées sur ses épaules, que d'une seule poussée il est en elle, elle hurle comme une louve à l'agonie. C'est monstrueusement bon; les mains sur ses cuisses ajoutent encore au trouble qui persiste en elle. Son mari bouge depuis combien de temps? La notion de temps a totalement disparu de l'esprit de la jeune femme. Il va et vient, de plus en plus fort, et le bouquet final arrive dans une explosion de sperme qui jaillit de son sexe tendu à l'extrême. Les soupirs masculins se confondent, se mélangent avec les gémissements féminins alors que de ses ongles, Léa laboure le dos auquel elle se pend frénétiquement.

Puis les esprits comme les sens reprennent une sorte de paix, un calme apparent. La jeune femme enfouit sa tête contre ce torse si chaud, contre cette forteresse de l'homme qui a su si bien lui donner du plaisir.

— Ben, ma belle... Je ne pourrai pas t'acheter un cheval à chaque fois. Mais quelle cavalière, quelle chevauchée! Wouah...

- Tu crois vraiment que j'ai besoin d'un cadeau pour refaire ce genre de galipette? Je crois que tu te bonifies en vieillissant : il y a bien longtemps que je n'avais pas tutoyé la lune de cette manière-là; c'est trop bon! Mon Dieu, comme je t'aime... Oh, mais j'y pense : quelle heure est-il? Nous n'avons pas déjeuné.
- Ne t'inquiète pas pour cela; j'ai eu plus qu'un repas : c'était vraiment un festin digne d'un roi! Je dînerai de meilleur appétit ce soir. Allez, à tout à l'heure, mon ange.

Un bisou sur le bout du nez de Léa, et voilà Allan reparti, non sans avoir remis ses vêtements, tenue correcte pour le travail oblige. La maison est vide. Alors la jeune femme se retrouve seule, trop solitaire, comme si l'absence de son mari devenait un fardeau pesant. Le soleil de mars a fini par réchauffer un peu la parcelle de terre qui cache leur nid. Alizéa trottine, prenant la mesure de son nouvel environnement. Il a inspecté sa nouvelle propriété, curieux, craintif, mais depuis une heure au moins qu'elle l'observe, cachée derrière la porte-fenêtre du salon, elle le voit qui s'approche doucement de la maison.

Léa admire la courbe du dos, les pattes fines du cheval, des pattes faites pour la course. Elle scrute chacun des muscles dont l'animal se sert pour se mouvoir. Ceux-ci tressaillent sous la robe brune, et sa longue traîne de crins blonds se soulève à chacun de ses pas. Qu'il est beau! Une minuscule tache blanche orne son front, et il regarde partout. Alors elle décide de sortir. Oh, elle ne va pas plus loin que le seuil de la porte, à la naissance de la terrasse, pour qu'il s'imprègne de sa présence, qu'elle l'apprivoise un peu. Il a tourné la tête, dressé ses oreilles, mais il n'est pas parti en courant : il semble juste surpris de savoir que quelqu'un l'observe.

La jeune femme se dit qu'il a dû en voir, pourtant, du monde sur les champs de course où il a couru pour le plus grand bonheur de ses anciens propriétaires. Dire qu'ils n'auraient pas hésité à l'envoyer à la boucherie! C'est comme tout : dès que l'on ne peut plus être utile... au rebut! Les longues minutes qui défilent permettent à

l'animal et à la femme de faire connaissance de manière muette. Ils se jaugent, se sentent, se hument. C'est elle qui avance maintenant vers l'enclos. Lui ne recule pas, et quand elle tend la main vers son museau, il ne bouge pas.

— Viens. Viens, mon beau. Allez, approche, n'aie pas peur... Viens là. Oui, c'est ça. Tu vois? Je suis gentille et douce. Oh, tu es beau, mon bel étalon. Oui, voilà. Gentil, tout doux. Tranquille, Alizéa.

Les mots sont dits d'un ton égal, sans brusquerie, d'une voix presque musicale. Les oreilles s'orientent pour capter chacun d'entre eux. La main vient sur le front que la bête baisse d'instinct, comme si elle n'attendait que cette caresse. Le contact entre la femme et le cheval est un grand moment d'émotion pour Léa. Elle sent la vie de la masse de muscles mouvants qui passe par ce léger effleurement. Elle a un soupir; elle est heureuse. Elle fourre ses doigts dans la crinière aux longs poils blonds. Alizéa avance sa tête comme pour rechercher une intimité plus grande encore avec Léa.

Ces deux-là viennent de s'approprier une part d'éternité, dans un moment de tendresse absolue. Elle voudrait bien savoir ce que pense son nouvel ami; lui ne désire que sa main qui lui procure de la chaleur. Ces effusions spontanées s'arrêtent quand le cheval le décide. Après un temps qui ressemble à l'infini, il repart sans se presser vers le râtelier et son foin appétissant. Les yeux embués, la jeune femme retourne vers la maison. Elle sait que désormais c'est une autre histoire d'amour, bien différente de celle qu'elle vit avec Allan, qui commence là.

#### Tranches de vie

Les deux dernières semaines de mars apportent le soleil et une montée des températures. Alizéa s'est approprié le cabanon, et il sait qu'il est chez lui. Allan aussi s'est beaucoup occupé de lui. Du reste, l'homme de la maison adore regarder à la dérobée la connivence qui existe entre son épouse et l'animal plein de grâce qui lui donne un sourire merveilleux. Rien de bien ostentatoire; non, juste quelques mots murmurés, juste quelques flatteries d'une main câline. Les mêmes attentions pour un homme, il serait sans doute vraiment jaloux.

Il a passé de longues minutes à observer la main de sa femme qui, armée d'une brosse et d'une étrille, frotte le dos et les flancs de l'animal. Alizéa se laisse faire; il semble même aimer cela. Dès qu'il aperçoit Léa, il s'avance vers elle d'une allure fière et cale son museau dans le creux de l'épaule de la jeune femme. C'est devenu un rituel, une complicité entre eux deux qui va en se renforçant. Tout autour de la maison, la campagne revit. Les arbres commencent à se rhabiller de dentelles vertes; dans une palette de tons infinis, ils s'éveillent à la nouvelle saison.

L'animal n'a pas été encore monté. Elle a jugé que jusque là, rien ne pressait. Mais depuis un jour ou deux, elle en a fortement envie. Alors le mors est réapparu, mais il manque encore une selle. Le bourrelier qui la fabrique est un artisan; il n'a pas encore totalement terminé. Pourtant ça commence vraiment à la démanger de faire un tour sur le dos de son ami! C'est aussi étrange : quand Alizéa voit la tige métallique des rênes entre les doigts de la jeune

femme, il ouvre la bouche comme s'il avait lui aussi l'envie de faire un trot avec elle. Léa lui a mis l'engin, l'a serré correctement, veillant à ne pas le blesser.

Assise sur le haut de la barrière de son corral, elle lui frotte le dos sans qu'il ne bronche. Ce dimanche arbore un soleil haut dans le ciel et une chaleur anormalement élevée pour un quinze avril. Allan est près d'eux, en short et en chemisette. Léa a mis une jupe courte, estivale, des vêtements légers pour un début de printemps plein de promesses. C'est vrai que si elle pouvait... elle monterait bien Alizéa. Ils passent pratiquement tout leur temps libre avec le cheval.

- Ça te démange de le monter, hein!
- Oui, il me tarde d'avoir ma selle, je l'avoue.
- Mais tu pourrais le monter à cru; ça se fait, non?
- Oui, bien sûr, mais les risques de chute sont nettement plus élevés.
- Tu crois? Juste un petit tour, là sur le pré, sans courir ni aller dans la montagne. Tu veux essayer?
  - Arrête, tu me mets l'eau à la bouche... C'est de la torture!
  - À toi de voir; mais si j'aimais ça, je le ferais, moi, à ta place.
  - Tu crois que je... que je peux?
  - Bien sûr. Fais-toi plaisir, bon sang, on n'a qu'une seule vie!

Léa hésite, regarde son mari, regarde Alizéa, et son cœur balance entre envie et crainte. Elle glisse sa main sur le dos du cheval impassible qui attend sans doute un geste d'elle. Alors elle redescend de la barrière, s'approche d'Allan.

- Je t'aime, Allan, je t'aime tellement! Tu es le meilleur des maris.
- Ben, j'ai aussi une épouse exceptionnelle : ça avantage grandement !
- Je dois t'avouer que c'est aussi une histoire d'amour entre ce mec-là et moi...

En disant cela, elle a tend son index vers l'animal, et Allan réplique en riant aux éclats.

- Je le savais! Et pour ce qui est d'être bien monté, je suis perdant sur toute la ligne. Je ne peux pas rivaliser avec cette paire de... et cette tringle-là. Voilà comment on perd au change : misez sur le bon cheval ou vous perdez votre femme!
  - Grand fou, viens là. Embrasse-moi au lieu de dire des âneries!
- Des âneries? Des chevaleries, tu veux dire! Et puis attention : tu vas l'exciter, et imagine le braquemart...
  - Allez, arrête tes bêtises, j'ai envie... d'un baiser.

Ils s'abandonnent tous les deux à ce bouche-à-bouche amoureux. L'homme, émoustillé par la tournure que prennent les choses, porte ses mains sur les avantages naturels dont dispose sa femme. C'est plutôt une femelle en cet instant. Avec seulement quelques mots échangés, elle lui a donné une trique d'enfer. Et il la presse contre lui, incrustant cette barre au fond de son ventre contre le sien. Léa souffle, le laisse faire, et sa culotte glisse le long de ses longues jambes.

- Te voilà bien rapide, Monsieur mon homme! Aurais-tu envie de moi ?
  - Penses-tu! C'est seulement du cheval dont j'ai envie!

Ils repartent dans un fou-rire, sous les naseaux d'Alizéa. La main d'Allan palpe, flatte la croupe de son épouse. Elle gémit et se tord sous cette caresse impromptue.

- Attends! Je voudrais faire le tour du pré avec lui... S'il te plaît, laisse-moi faire un tour sur son dos.
- Bon, tu as entendu, bonhomme? Cette belle pouliche veut te grimper : elle te préfère à son mari.
  - Nous ferons l'amour après, je te le promets.
  - D'accord; mais tu le montes vraiment à cru.
  - C'est-à-dire?
- Tu restes comme tu es : sans culotte. Et tu le fais galoper un peu. Surtout fais gaffe à ne pas tomber.

— Tu croyais que j'allais la remettre pour la retirer tout à l'heure? Tu rêves, là!

Déjà Léa a remis un pied sur la première lisse de la barrière, et elle se trouve maintenant au sommet de celle-ci. Elle attrape les brides, attire doucement le cheval, et d'un geste souple elle se laisse couler sur son dos. Le contact du cuir chaud, souple, vivant est étrange. Elle pousse doucement son talon dans le flanc de la bête qui comprend immédiatement : il avance, très droit sur ses pattes, comme fier de la porter. La jeune femme se sent bien ; elle adore la sensation que lui procure la promiscuité avec Alizéa.

Le premier tour se fait au pas; la femme et l'animal font corps. Entre ses cuisses, la chaleur que lui dispense la peau du cheval en contact avec la sienne est bizarre. Ses jambes, très écartées pour encercler le dos d'Alizéa, lui ouvrent aussi la chatte qui ressent ainsi toutes les vibrations données par chaque pas de l'animal. Mais son mari avait déjà avancé les choses, et l'humidité de son sexe, au lieu de s'atténuer, va en augmentant. Encore une petite poussée des talons et voilà que l'allure change. Un galop, mais pas trop rapide, juste de quoi faire monter et descendre son corps sur celui de l'animal.

Toutes les fois où sa chatte tressaute sur le dos de la bête, elle en ressent les effets dans tout son corps. Et comme il va de plus en plus vite, elle serre les dents pour ne pas gémir de plaisir sur le pelage chaud. Elle sent aussi que son coquillage coule, que son jus se répand dans les poils roux de son ami. Elle se demande aussi ce que dirait Allan s'il la voyait ainsi mouiller juste en secouant sa chatte sur cette chose vivante qu'elle maintient de toutes ses forces entre ses cuisses... Mais ne l'a-t-il pas deviné, lui qui lui a peut-être retiré sa culotte juste pour cela?

À chaque passe devant l'endroit où il se trouve, elle remarque son sourire. Elle sait qu'il ne la quitte pas du regard. Sa jupe flotte sur ses fesses, largement remontée par la position qu'elle adopte pour rester sur le dos du cheval. Comme il est plus bas qu'elle, il a sûrement une vue assez précise de ce qui se passe. Loin de la tourmenter, savoir qu'il devine son trouble lui donne sûrement davantage envie. Alors au bout de dix ou douze tours de piste, elle oublie sa présence, se laisse aller à geindre, à souffler; sa poitrine bouge au rythme du cheval. Ses seins ballottent de plus en plus, ajoutant encore à cette folie qui la submerge.

Elle fait un ultime tour de pré, revient vers la barrière, stoppe le cheval et se laisse couler dans les bras de son mari.

— Prends-moi! Vite, baise-moi! Vas-y! Vite, vite! J'en ai très envie; allez, baise-moi, vas-y, tringle-la, ta salope! J'ai presque pris mon pied en galopant, mais je veux te sentir en moi.

Allan a seulement baissé son pantalon. C'est rapide, brutal, et elle s'est baissée devant lui, lui tournant le dos. La prière qu'elle lui a formulée, il l'exauce de suite. Sa bite tendue entre et ressort de ce calice qui est en feu. Bien sûr, c'est violent, fort. Elle, la poitrine pressée contre le poteau de bois de la barrière, et lui à demi-fléchi qui la prend comme dans un rêve. Il suffit de quelques mouvements pour que le paroxysme de leur envie soit atteint. Dans un cri qui fait fuir Alizéa, l'homme et la femme entrent en communion. La fusion de leurs deux corps conjuguée à ce besoin l'un de l'autre, besoin physique s'il en est, les emporte très vite, trop, vers le point de non-retour.

Ensemble ils ont crié. Ensemble ils laissent libre cours à ce feu qui les brûle. La jouissance qui les surprend, qui les réunit dans la même explosion de désir, mélange leurs liqueurs et les soude violemment. Alizéa, surpris par les cris, part d'un pas assuré vers sa baraque en bois, sans un regard pour ces deux-là qui n'en finissent plus de se relécher. Des baisers sans fin qui ne s'arrêtent plus, enivrants pour les sens, s'échangent encore de longues minutes avant que les corps apaisés ne s'écartent. Léa retrouve sa culotte et reste un long moment affalée sur la clôture. Allan la regarde, avec les yeux remplis de cette femme. Les images de cet accouplement sauvage affoleront encore longtemps son cerveau amoureux.

Le cheval, lui, se fiche des amours de ces deux-là; il plonge sa tête dans le seau que Léa a posé sur la tablette de la fenêtre extérieure de sa cabane. Le picotin, il semble adorer ça. Si Allan est encore dans sa tête à elle, lui regarde la bête avec un sourire. Il pense presque fièrement « C'est toi qu'elle monte, et c'est moi qui la prends! » Puis il réalise soudain que c'est comme une crise de jalousie, un sentiment bizarre à l'encontre d'Alizéa qui ne demande, lui, rien à personne. Jalousie, jalousie, quand tu nous tiens! Alors en serrant les poings, il file vers la maison, entre dans la salle de bain, et après s'être entièrement dévêtu il se coule sous le jet brûlant de la douche, se traitant intérieurement d'imbécile.

C'est là que sa petite femme le retrouve, en poussant simplement la porte. Elle aussi se faufile dans l'espace restreint, et ce qu'ils y font lui fait oublier cet instinct machiste de mec qui craint pour son ménage.

\*

Les jours d'avril ont fait place à ceux d'un mai du renouveau. Les humains et l'animal ont scellé un pacte tacite, un pacte d'harmonie. Alizéa sait désormais quand il la voit que la promenade sera belle. Il est souple, et la selle qu'elle serre délicatement sur son dos le ferait presque sourire s'il savait ce que cela veut dire. Elle adore cette masse de muscles qui obéit à la plus petite de ses sollicitations sans jamais se départir d'un calme parfait. Allan, lui, aime à les regarder ainsi soudés l'un à l'autre. Son sentiment de jalousie s'est quelque peu estompé.

Léa s'occupe maintenant des deux garçons de la famille; elle sait aussi allier humour et amour. Allan adore parfois la voir pendant de longues minutes étriller le cuir d'Alizéa qui ne bronche pas lors de ces manœuvres qu'il affectionne. Parfois le mari se rapproche de son épouse, et déjà ils ne comptent plus les fois où, enivrés par l'odeur de l'animal, ils se laissent aller à des coquineries plus que poussées. Elle le laisse faire, rendant caresse pour caresse, et c'est

souvent sur la paille que finissent les attouchements sensuels des deux amants.

Cependant, un dimanche midi les deux amoureux constatent qu'Alizéa ne s'écarte plus de la lisière du bois, qu'il profite de tous les instants pour se coller là-bas, au fond de l'enclos, naseaux au vent, presque frémissant. C'est un bruit, pareil à un coup de fusil, qui les fait se précipiter sur la terrasse, craignant qu'un chasseur n'ait pris le cheval pour cible. Il n'en est rien. Par contre le spectacle qui s'offre à eux est d'une rare intensité : comme fou, l'animal, les pattes avant posées sur la lisse supérieure de la barrière, a une érection d'enfer. La barre qui s'étale sous son ventre et vient claquer contre celui-ci est d'une extraordinaire longueur.

Allan et Léa se regardent, lui entourant son épaule de son bras dans un geste affectueux.

- Quelle chance de n'être qu'un pauvre homme!
- Ah-ah... Monsieur n'est plus jaloux de notre cheval? Pourtant, avec ce qu'il nous montre, il y aurait de quoi faire un complexe d'infériorité, non?
- Ben, c'est presque mieux que je ne sois que raisonnablement monté : tu m'imagines avec un engin pareil qui claque sur mon ventre?
- Humm, tu as raison : celui que je connais me va beaucoup mieux. Et puis, de voir l'autre là-bas bander comme ça, ça ne te donne pas un peu d'appétit?
- Madame Léa aurait chaud soudain, de voir son bourrin la queue tendue? Elle aurait une petite fringale?
- Disons que si son homme était dans de bonnes dispositions, elle se laisserait aller à...
- À quoi ? Allez, dites-le, Madame : à quoi vous abandonneriezvous ? Prête pour un de mes plus vieux fantasmes ?
- Ma foi... Un des plus vieux, je ne sais pas; mais un de ceux qui te donnent tellement envie, pourquoi pas?

— Wouah! C'est nouveau cela; alors peut-être que grâce à toi, Alizéa, je vais pouvoir emprunter un chemin plus... ténébreux.

— Je m'en doutais; je l'aurais juré! Mais bon, je veux bien te faire plaisir; c'est naturel que de temps en temps...

Léa n'a pas même fini sa phrase que son mari a déjà posé ses lèvres sur son cou. Elle en attrape la chair de poule. Ses mains à lui sont prestes à relever le tee-shirt de la jeune femme qui ne cache aucun soutien-gorge. Dans la lumière de ce midi de dimanche, voilà deux jolis seins qui s'offrent aux caresses, qui explosent dans le soleil de ce ciel d'un bleu sans nuages. Elle le laisse faire, ne fermant pas les yeux, laissant même son regard traîner sur l'incroyable chose que son cheval persiste à frapper contre son ventre en signe évident d'envie.

Elle se retrouve très rapidement allongée sur la table de bois du salon de jardin. De cette poitrine dont il suce les fraises brunes, ses doigts partent à la conquête de ce qui se trouve encore bien à l'abri de ses regards dans un short minuscule. Léa prend appui sur ses talons pour soulever son bassin et ainsi lui faciliter l'effeuillage. Les yeux rivés sur la bite conséquente du cheval qui continue à se cogner le ventre, elle se laisse aller à gémir. Allan ne sait plus où passer sa langue avide; il la promène de-ci, de-là, comme si elle n'avait aucun itinéraire précis.

Nue sur le bois qui lui râpe le dos, elle ne cesse de mater le cheval alors qu'Allan s'est confortablement assis, que ses bras tendus ont ramené ses mains sur les deux seins de sa femme. Puis c'est désormais un jeu d'enfant que d'enfouir son visage tout entier dans la fourche largement ouverte. Sa langue trouve des chemins délicieux, des passages secrets, des replis aux douceurs enivrantes, et il perçoit de plus en plus fort les gloussements de Léa. Chaque aller et retour qui frôle son clitoris lui arrache des gémissements, et quand la pointe un peu baveuse se trouve déroutée sur un cercle plus foncé perdu entre deux demi-globes relevés, un long frisson la parcourt tout entière.

La petite chose qui tourne sur l'œillet lui envoie de délicieux signaux, de merveilleux chatouillis. Elle reste cependant le visage tourné vers le fond du corral, là-bas où la masse brune relève fièrement la tête alors qu'un hennissement furieux remonte jusqu'à eux. La seule pensée de Léa à cet instant, c'est que c'est trop bon! Allan, lui, ne regarde plus rien, juste saoulé par ces odeurs de femme qui lui donnent des envies démesurées, des envies de mâle en rut. Il ne cherche plus que ces cris si doux à ses oreilles, ces râles que son épouse laisse échapper à chaque vibration de sa langue sur la cible qui l'attire.

Puis les choses s'accélèrent. Un doigt est venu, tendu comme un minuscule pénis, s'introduire dans la caverne humidifiée par la bave d'Allan. Léa n'a jamais trop apprécié cette autre forme d'amour physique, mais c'est étrange comme le spectacle de son cheval en rut lui fait oublier ce léger détail. Elle a tout juste senti que l'index lui écartait la rosette et qu'il s'enfonçait en elle sans à-coups. Surprise même par la facilité avec laquelle son mari a réussi à l'introduire aussi profondément sans qu'elle ne ressente la moindre douleur.

Quand les mouvements, circulaires d'abord, puis d'avant en arrière ont débuté, elle avait les yeux toujours posés sur le mât vibrant d'Alizéa qui émettait toujours les mêmes bruits de claquements. L'envie qui s'emparait d'elle n'était plus supportable, et de sa bouche sortaient des mots incompréhensibles, des mots sans suite. Allan crut cependant percevoir des choses qu'il n'aurait jamais imaginées possibles; des phrases trop vicieuses pour être vraies, et il en doutait encore alors qu'elle, sans interruption, psalmodiait sa litanie d'insanités :

— Oh! C'est trop bon! Oui, vas-y! Défonce-moi! Encule-moi! Vas-y, prends moi par derrière, je t'en supplie, ne me laisse plus attendre! Vas-y, mon amour, baise-moi, comme tu en as envie! Oh! Oui, je veux être remplie, je veux être ta chienne! Allez! N'aie pas peur, tu peux me prendre comme ça! Mais qu'est-ce que tu

attends? Encule-moi, j'en ai envie et ça te fait plaisir! Vas-y! Bon sang, qu'est ce que tu fous...

Allan, s'il hésite encore, excité par les mots crus de son épouse, ne se les laisse pas redire. D'une main il baisse le pantalon sur ses cuisses, puis enfonce sa bite d'une seule poussée en elle. Les gémissements sont instantanément figés sur les lèvres de Léa. Son souffle coupé par l'intromission rapide, l'entrée pressée, ne lui a pas permis de se poser de questions. Il la tient fermement par les fesses alors que ses pieds sont relevés sur les épaules de son mari. Il commence à la pistonner en douceur, puis rythme ses mouvements sur les soubresauts qui la font rouler d'un côté sur l'autre. Léa a perdu de vue la queue démesurée, la trique imposante de son cheval qui, lui, se moque éperdument de ce que fait sa maîtresse.

Bien entendu, les meilleures choses ont toutes une fin. Après un long, très long moment de mouvements désordonnés, de cris, de gémissements, les deux amants finissent par se séparer. Mais il reste la tendresse de l'après. Allan caresse son épouse alors qu'elle lui donne de légers bisous partout.

- Houlà! Ça a été... comment dire... une cavalcade, un galop d'essai!
  - Transformé, alors, cet essai?
- À toi de me le dire, Allan : ai-je été à la hauteur de tes attentes? Tu vois que je sais aussi offrir parfois des choses que tu imagines impossibles à atteindre...
- Mais c'est malheureux qu'il faille que notre cheval bande pour que Madame Léa daigne se laisser aller à une petite sodomie!
- Eh bien, au moins tu n'auras pas de reproches à lui faire, à cet animal : il t'a sans doute aidé à assouvir cette soif que tu avais depuis longtemps de cet endroit auquel je n'apprécie pas habituellement que tu t'intéresses.
- Je t'en sais gré, ma belle, et j'ai apprécié ce petit garage mis à ma disposition.

- Tout le monde est content alors; sauf lui, là-bas. Après la douche, nous irons voir ce qui le met dans un pareil état. Tu voudras bien venir avec moi voir ça?
- D'accord, allons, viens, tu as encore raison : une bonne douche ne peut pas être superflue!

L'eau! Ce miracle de la Nature! L'eau qui lave, qui nettoie; l'eau, élément incontournable pour la vie sur Terre, l'eau qui purifie aussi coule sur les deux amants. Les mains de nouveau parcourent les corps, mais pour une bonne cause, encore que... à force de la toucher, la petite chose molle qui bat la mesure entre les cuisses d'un Allan plein d'entrain relève la tête. L'appétit de Léa aussi retrouve un second souffle. Et là, sous le jet tiède, ils en oublient le cheval et leurs préoccupations. C'est plus simple, plus bestial également. Il la porte doucement à bout de bras – cinquante-cinq kilos toute mouillée – et il la laisse ensuite descendre lentement le long de son corps à lui.

La tige durcie par les attouchements vient parfaitement s'enchâsser dans l'endroit prévu pour la loger. Son souffle s'échappe dans un long gémissement alors que le tenon entre dans la mortaise et que le bon menuisier commence son travail sans à-coups. Il fléchit sur les cuisses, la fait remonter de ses bras musclés pour mieux la laisser retomber sur sa queue toujours tendue. L'effet est garanti, et il ne leur faut pas attendre bien longtemps pour ressentir les premiers spasmes de la jouissance. Elle s'accroche à son cou et ses lèvres le bécotent partout, sur chaque petit morceau de peau qu'elles peuvent atteindre.

Le pommeau de douche qui distille sa tiédeur continue son office, ajoutant à leurs jeux son humidité bienveillante. Les murmures, les cris, les gémissements emplissent l'endroit alors que le dard se vide en longs traits en elle. Elle qui racle de ses ongles peints le dos auquel elle s'agrippe avec force. Ils sont ivres de jouissance, ivres de bonheur, saoulés par cette communion soudaine dont ils connaissent les causes. La tête rejetée en arrière, Léa se laisse aller

à ces spasmes qui ondulent en elle, jaillissant de cette bite qui lui offre le meilleur d'elle. Allan est secoué des pieds à la tête par cette fulgurante explosion qui vient de lui remonter du bas du ventre vers tout son corps.

Alors la douche reprend seulement à cet instant un cours plus... normal. Les soupirs s'apaisent, les cœurs se remettent à battre à un rythme doux. Un instant encore, sous l'eau qui ruisselle, ils s'étreignent pour reprendre leurs esprits. Leurs yeux reflètent tout le bonheur du monde en cet instant-là.

Ensuite vient la cérémonie de l'habillage. Pas de fioritures : non, seulement l'essentiel pour cette balade en forêt qui a germée dans leurs caboches en voyant Alizéa si nerveux. L'intermède amoureux n'aura sans doute pas duré plus de trente minutes ; mais de quelle intensité elles étaient chargées!

#### L'appel des sens

Le début de l'après-midi se trouve être des plus adorables. Ils se sont vêtus d'une manière agréable, elle pour pouvoir monter son Alizéa et lui pour marcher à leur côté en forêt. Puis ensemble, ils sont venus vers le portail du corral, et là-bas au fond deux oreilles pointues se sont dressées. Les naseaux relevés, a-t-il compris que c'est vers lui qu'ils venaient? Toujours est-il qu'à aucun moment il n'a montré un quelconque signe de nervosité. Il n'a pas même reculé quand, d'une main sûre, Léa a placé le mors dans sa large bouche. Ensuite lui poser et serrer la selle sur son dos n'a plus été qu'une formalité.

Le cheval tenu par la bride, ils ont commencé à avancer vers le sentier qui mène aux premiers bouquets de sapins. Alizéa a suivi sans renâcler, sentant qu'ils prenaient la bonne direction. Ces deux-là, devant lui, discutaient gentiment, calmement, et la musique de leurs voix lui parvenait, rassurante. L'important, c'était cette autre chose que le vent lui apportait : l'odeur de la femelle qui en rut quelque part lui flattait le nez. Enfin Léa l'avait fait stopper, avait maintenu la bride sur son cou pendant que son pied se plaçait dans l'étrier. D'une geste tout en souplesse, elle avait grimpé sur son dos et ils avaient marché devant Allan.

C'est au détour du grand bois de résineux, alors qu'ils allaient ensemble traverser la clairière que soudain il avait aperçu l'objet de sa convoitise. Léa a immédiatement ressenti le changement dans l'attitude de l'animal. Sa main a plus fermement tenu les rênes, puis elle l'a fait stopper complètement, croyant sans doute qu'il

voulait manger un peu cette belle herbe verte qui frissonnait sous la brise légère de cette merveilleuse journée. Alizéa a baissé le cou, et quand Allan, revenu à leur hauteur, a pris le genou de son épouse et l'a aidée à sauter au sol, la bête enfin libre s'est ruée dans l'espace clair.

L'odeur, cette fragrance imperceptible, cette attirance apportée par le vent, le cheval savait que sa source en était toute proche. Un pas, puis un autre, sans aucun signe de nervosité, il savait se rapprocher de ce parfum si particulier pour lequel il aurait gravi des montagnes.

- Hé, Allan, regarde! C'est quoi, là-bas? Un autre cheval?
- Où ça? Je ne vois rien.
- Mais si, là-bas au fond à droite, sous les noisetiers!
- Non : ce n'est que l'ânesse de madame Grégoire. C'est là que notre Alizéa voulait venir. Il aura sans doute senti l'odeur de celle-ci.
  - Mais Allan, c'est un garçon, et elle c'est une fille, non?
  - Oui, et où veux-tu en venir?
  - Tu ne crois pas qu'ils pourraient... enfin, tu vois, quoi.
- Il ne manquerait plus que ça! Mais c'est qu'il bande, ce con! Tu as raison; et maintenant pour le faire revenir, ce n'est plus la même histoire. Rappelle ton bourrin, bon sang, il ne va quand même pas...
- Ben... on sait maintenant pourquoi il avait l'air si tendu pendant que tu t'occupais si bien de moi.
- Zut, regardez-moi ce truc... et l'autre, là! C'est bien une gonzesse, à venir tendre ses fesses de la sorte. Tu crois qu'elle est en chaleur?
- Le culot de me dire ça à propos des filles! Et si nous ne tendions jamais nos fesses, vous feriez quoi de ce machin-là qui vous pend entre les jambes? Vous êtes quand même bien heureux de nous voir remuer du popotin devant vous.

- Oui, c'est vrai, mais là on va tout droit à l'incident diplomatique avec la mère Grégoire. Vise un peu la trique d'enfer qu'il a, ton cheval!
- De toute façon, pour l'empêcher maintenant ce serait trop compliqué. J'irai m'expliquer avec Gisèle si notre Alizéa lui fait un petit, à son ânesse. Tu crois que ça marche à tous les coups chez ces animaux-là?
- Je n'en sais rien; mais il a l'air de savoir y faire, le bougre! Léa a pris la main d'Allan et tous les deux regardent l'incroyable scène qui se déroule à quelques mètres d'eux. L'ânesse se frottant le croupion contre la tête du cheval, l'ambiance devient vite pornographique au possible. Puis, levant sa masse de muscles et de chair, le cheval, d'un seul élan, tente une première fois une pénétration qui s'avère plutôt difficile. Mais en bon ouvrier, dix fois sur le métier, remets ton ouvrage! Et il ne se prive pas de recommencer. Enfin sa tige énorme semble complètement avalée par l'arrière-train de la demoiselle. Le cri qui fuse emplit la prairie, et les frémissements qui s'emparent des deux nouveaux amants secouent leur pelage de vagues, d'ondulations qui ne cessent qu'au désaccouplement.
- Bon... Eh bien, on saura rapidement si madame doit enfanter. Tu parles d'une histoire! Sûr que la Gisèle ne va pas être ravie de savoir ça. Ça t'a fait quoi, à toi, de voir ça?
  - Je dois avouer que ces deux-là m'ont donné une petite envie...
- Oh, ma chérie, je t'aime vraiment de plus en plus! Chez moi, la réaction est bien visible, tu ne trouves pas?
  - Oui, humm! J'ai le droit d'y mettre la main?
- Tout ce que tu veux : la main ou autre chose; ne me laisse pas comme ça! Je te concède que ceci n'a rien à voir avec la trique monstrueuse de ton cheval, mais il faut se contenter de ce que nous avons.
- Ah-ah! Toujours cette petite pointe acide de jalousie, on dirait; mais c'est avec toi que je fais l'amour, pas avec lui : alors sois heureux, bon sang!

— Encore heureux que ce soit avec moi que tu joues, et que lui c'est juste pour le fun! Mais bon, il me donne des regrets : j'aimerais en avoir quelques centimètres de plus à lui opposer.

- Tu vois bien qu'il a trouvé chaussure à son pied : regarde-le qui flatte sa maîtresse ; il est content, sans doute.
- Oui, et moi je voudrais bien que tu me câlines aussi un peu : tu es ma maîtresse aussi avant toute chose, non?
- Et puis cet objet-là me convient parfaitement. Ce n'est pas la taille l'important, je pense, mais bien la manière de l'utiliser ou de s'en servir, ce qui se confond parfois.
- Alors d'accord pour... Oui, je vois que tu as saisi rapidement. Tu pourrais te mettre à genoux? Là, pour une prière un peu particulière.
  - Mais les vœux de Monsieur vont être exaucés. Voilà...
- Parfait! Bien; je vois que la bouche de la dame étant occupée, j'apprécie la tournure que prennent les choses! Oui... doucement, tout doucement. Ta langue est divine, mon ange! C'est ça, fais-la tourner lentement sur le bout... Oui, comme ça. Ah, c'est trop bon!

Léa, à genoux, débute de longues succions sur la tige turgescente de son Allan qui ne se fait pas prier pour la laisser faire. La fellation commence gentiment sur le bord du petit chemin, sans incommoder plus que cela les deux bêtes qui se soufflent sur les naseaux mutuellement. Les premiers râles de plaisir montent aux lèvres de l'homme debout, le pantalon tirebouchonné sur les cuisses, alors qu'une main de la jeune femme frictionne tranquillement cette hampe dont l'extrémité supérieure disparaît entre ses lèvres rouges. Puis elle bascule sa tête en arrière et longe le sexe juste de la pointe d'une langue gourmande, revenant en titillant, doucement, sur toute la longueur de chair gonflée.

Allan, les mains sur les hanches, jette un œil sur son épouse qui lui fait un bien fou. Les yeux mi-clos, elle semble apprécier la caresse qu'elle-même délivre à ce sexe auquel elle rend hommage. Mais n'y tenant plus, il lui attrape les cheveux, sans lui faire

mal, l'attirant vers lui pour s'enfoncer davantage dans son gosier. Le gland sollicité pénètre entre les lèvres qui s'écartent pour lui faire une place. Au passage, les mâchoires se distendent alors que les premiers soubresauts de la montée d'un plaisir inéluctable s'annoncent.

Quand le serpent crache son venin, Léa ne cherche pas à en perdre la moindre goutte. Elle sent ce liquide chaud et d'une texture étrange lui asperger la gorge. La petite giclée qui arrive en tête n'est que le prélude à un arrosage plus voluptueux. Avec des cris qui résonnent dans la campagne, Allan s'offre un orgasme magistral, un feu d'artifice royal. Puis, la bouche pleine de lui, sa compagne se relève doucement. Dressée tout contre sa poitrine, elle pose maintenant ses deux mains sur le cou de son mari, et dans un simple geste tendre vient coller sa bouche à la sienne. Sa langue se fait clé pour ouvrir les lèvres de son époux, et c'est dans un baiser passionné qu'ils partagent le nectar de vie, là, loin de tout.

Lorsqu'ils rouvrent les yeux après que leur souffle court les oblige à reprendre pied dans la réalité des choses, Alizéa est là, si proche que ses naseaux les frôlent. Léa, sans dire un mot, le reprend par la bride et les voilà tous les trois à nouveau marchant ensemble sur le sentier. Plus que des mots, les émotions restent ancrées en chacun des deux amants. Pour le cheval, personne ne saura jamais si lui aussi est heureux. Il ne dira rien, c'est sûr, de son petit bonheur à lui. Ils ne croisent pas âme qui vive, mais, bon Dieu, que les chaumes sont belles! Les callunes, tout comme les brimbeliers, annoncent déjà la couleur de l'été.

\*

Les branches se sont couvertes de dentelles, différentes pour chaque essence. Elles ploient sous une mer frissonnante aux nuances de verts innombrables. Le plus léger vent, la plus timide des brises fait remonter des vagues de cet océan de verdure qui débute une lente mutation vers des jaunes et des ocres de toute beauté. Huit

longs mois se sont passés depuis qu'Alizéa a monté l'ânesse de Gisèle, et depuis quelques jours Léa, en passant devant son enclos, a remarqué que son ventre s'était arrondi. Alourdi semble même un terme plus exact. Elle se demande si Allan est allé trouver la propriétaire de cette bête pour lui dire que... Il n'en a pas parlé avec elle, c'est sûr, elle n'en a pas de souvenir.

Léa décide donc d'aller voir la propriétaire de l'animal qui vit là-haut sur le plateau, mais sur l'autre versant de la montagne. Heureusement, Alizéa est un bon cheval; il passe partout sans trop la chahuter. La jeune femme adore les après-midis, se balader ainsi à droite et à gauche sur les chemins forestiers, et lui est parfaitement à l'aise avec les cinquante kilos de la dame sur son dos. Parfois, quand les pentes sont trop prononcées, elle met pied à terre; alors il en profite pour poser son museau sur son épaule. Des gestes de tendresse entre lui et elle. Mais pour le moment, Léa voit approcher la maison de Gisèle. Elle saute au sol à l'approche de la barrière qui clôture la demeure vieillissante, terriblement vosgienne avec ses tuiles et ses pans de toit si caractéristiques.

Rien ne semble bouger dans cette ancienne ferme bien rénovée. La jeune cavalière appuie une seconde fois sur le bouton poussoir de la sonnette, et enfin sur la façade une fenêtre s'entrouvre. Un jeune homme apparaît dans l'encadrement, comme pour s'assurer de qui arrive. Puis il ouvre la porte d'entrée et vient sans se presser vers Léa.

- Bonjour, Madame.
- Bonjour. Je suis Léa, votre plus proche voisine.
- Oui, je me souviens, je vous ai déjà vue sur le plateau; vous avez un joli chalet. Je suis Lionel, le fils de Gisèle. Et que puis-je pour vous?
  - J'aurais aimé voir Gisèle.
- Je suis désolé, mais maman est partie chez sa sœur pour se remettre d'une méchante bronchite. Elle ne reviendra que dans

quelques semaines. Vous aviez quelque chose de particulier à lui dire?

- C'est donc pour cela que je ne la voyais plus au marché du dimanche, au village.
- Oui, elle est âgée et elle a du mal à se remettre de notre trop long hiver. C'était grave?
- Non, pas vraiment. Enfin, ça dépend de ce que l'on qualifie de « grave ». Notre cheval, celui-là, s'est un peu trop occupé de votre ânesse un après-midi de printemps, et...
- Vous voulez parler de « Quatrelle » ? Mais elle est là-haut, sur le parc. Je suis allé la voir avant-hier et elle avait l'air de bien profiter de son séjour sur la pâture.
- Sans doute, mais vous n'avez pas remarqué qu'elle s'arrondissait? Je pense que mon bandit l'a engrossée. Vous voyez, je crois qu'elle va avoir un petit.
- C'est possible, ça, entre un cheval et une ânesse? Vous croyez? Maman n'avait rien dit; elle ne le savait pas? Entrez, ne restez pas devant la barrière, ce sera plus facile de discuter dans la propriété.
- Merci, comme vous voulez, mais je pense bien que ce gaillardlà va être « papa » avec votre animal. Le croisement d'une femelle de la race de... comment dites-vous?
- Quatrelle. C'était l'année des Q pour les prénoms, et ma mère n'avait pas d'idée.
- C'est original, pour le moins! Quatrelle, donc, va mettre bas un petit bardot.
- Comme Brigitte? C'est rigolo, ça aussi! Tiens donc, elle qui milite en faveur des animaux... Donc vous venez me dire que notre demoiselle a été séduite par votre...
  - Étalon, oui, c'est bien cela.
- Ben, je ne sais pas quoi vous dire. Je suppose qu'il n'y a rien d'autre à faire que d'attendre? Je ne suis pas trop habitué

à recevoir des gens ici, à la ferme, et des femmes encore moins, surtout quand c'est pour parler « maternité ».

Tous deux sourient. C'est vrai que c'est assez bizarre comme situation. À la dérobée, la jeune femme jauge le garçon. « À peine plus de vingt ou vingt-deux ans, des cheveux presque blonds bien coiffés, une gueule d'ange... » pense-t-elle en le regardant danser d'un pied sur l'autre.

- Et vous me suggérez quoi, alors?
- Juste surveiller votre femelle et voir avec le vétérinaire dès que possible; nous prendrons en charge les frais occasionnés par le comportement de notre Alizéa : c'est le nom de notre cheval.
- Bon, eh bien je passerai voir le véto quand j'irai au village pour qu'il vienne faire un tour.
  - C'est plus prudent; et le bébé sera bien entendu à vous.
  - Vous ne le réclamerez pas, donc?
- Non, pas du tout; il sera de toute façon bien mieux avec sa mère. Un enfant doit toujours avoir besoin de sa maman, non?
- À qui le dites-vous... Je suis empêtré dans des papiers auxquels je ne comprends strictement rien. Je n'ose pas la déranger pour des histoires d'impôts ou des trucs de ce genre.
- Là-dessus, je ne peux rien pour vous non plus : je suis aussi nulle que vous! Mais si vous voulez, si vous ne savez pas, venez voir mon mari; il saura vous expliquer. C'est comme vous le sentez, mais nous sommes là pour vous donner un coup de main si c'est nécessaire, d'accord? Ne restez pas trop isolé.
  - Vous voulez entrer boire un verre à la maison?
- Pourquoi pas? Mais avant, pourrais-je avoir un seau avec de l'eau pour faire boire ma bête?
- Oh, pardon! Oui, bien sûr. Je vais vous chercher cela tout de suite, mais entrez dans la maison, je reviens de suite.

Le jeune homme s'éloigne presque en courant vers une sorte de puits et il revient, tenant un seau qu'il pose devant Alizéa. Léa voit les muscles du jeune garçon rouler sous son tee-shirt noir, et il lui semble voir un double de son Allan. Il y a quelque chose de son mari dans l'attitude du fils de Gisèle, ce côté indéfinissable « homme de la campagne ». Pourquoi, avec son sourire et sa façon d'être, lui donne-t-il ce trouble étrange? Elle n'arrive pas à comprendre très bien elle-même ce qui se passe, mais elle est perturbée par ce jeune homme.

Quel âge peut-il bien avoir? Vingt? Vingt-et-un ans tout au plus. Ses yeux noirs reviennent croiser le regard de Léa et elle baisse la tête la première, signe qu'elle est perturbée. Mais lui garde un énigmatique sourire, et sa candeur désarme encore plus la jeune femme. Elle tourne la scène dans sa tête, et le seul mot qui lui vient spontanément, c'est « innocence ». Oui, c'est cela : il a un air innocent. Elle esquisse un sourire, et lui prend cela pour une invitation.

- Un jus de fruit? Un café? Qu'est-ce que je vous sers?
- Un verre d'eau, si vous avez. Oui, de l'eau, simplement de l'eau : avec ce temps, c'est encore ce qu'il y a de mieux.
  - Tenez. Mais vous êtes sûre de ne rien vouloir d'autre?
- C'est parfait. Ça ira comme cela, merci. Vous arrivez à vous débrouiller avec la maison?
- Ben... je fais ce que je peux. Rien ne traîne de trop : comme ça, quand maman reviendra, tout sera en place et elle n'aura pas de surcroît de travail.
- Et pas trop seul ici, dans la montagne? Vous n'avez pas peur, la nuit?
- Vous savez, j'ai toujours vécu un peu solitaire, alors j'ai appris à aimer le calme de nos Vosges. Et puis de temps en temps, comme aujourd'hui, j'ai une visite... intéressante.

Il a dit ces mots avec un aplomb incroyable, plongeant dans le regard de la jeune femme. À tel point qu'elle ne sait quoi répondre, mais elle se sent complètement remuée de l'intérieur. Incroyable! Voilà qu'un gamin de vingt piges va la faire rougir comme une collégienne. Elle a à peine une pensée pour Allan. Sûr qu'il en

rigolerait de la voir ainsi prise en faute. Enfin, rigoler? Pas si certain, finalement... Apprécierait-il vraiment qu'un gamin drague presque sa femme? Parce que c'est un peu ce qui se passe, non? Le pire, c'est qu'elle n'est pas vraiment insensible à cet état de fait.

- Donc, vous disiez que je pouvais venir voir votre mari pour qu'il me débroussaille un peu les déclarations d'impôts de maman?
- Oui, oui, pas de souci : il se fera un plaisir de vous expliquer et de vous aider.
  - Sympa! Je viendrai sûrement alors un de ces soirs.
- Pas trop tôt : il ne rentre que vers dix-huit heures de son travail, mais vous dînerez bien avec nous?
  - Je ne voudrais pas abuser de la situation...
- Vous savez, une assiette de plus ou de moins, ça ne change pas grand-chose. Bon. Eh bien, donnez le bonjour à Gisèle et dites-lui que nous pensons bien à elle. Qu'elle se soigne bien et nous revienne vite.
- Je ne manquerai pas de lui dire que vous êtes passée; et pour Quatrelle, ne vous inquiétez pas non plus : je ferai un saut chez le véto.
- Bon. Eh bien, il ne me reste plus qu'à redescendre. Merci pour le verre et pour l'eau d'Alizéa.
- Vous partez déjà? Je vous aurais bien... gardée encore un peu, vous savez.

- ..

— Oui, je vois si peu de monde ces derniers temps. Et puis... vous êtes si... Enfin, faites comme bon vous semble.

En prononçant ces mots, c'est comme un regret qui perle dans sa voix. Léa regarde ce grand gaillard un peu perdu, un peu déboussolé. Il étend la main en signe d'au-revoir, et comme elle s'approche pour le saluer, le bout des doigts entre en contact – involontairement – avec la peau de son bras. C'est comme une sorte de décharge électrique, comme un coup de jus qui la secoue! Pourquoi cette quasi-réplique en plus jeune de son Allan lui fait-elle cet effet-là?

La main qui s'accroche à la sienne pour la secouer en signe d'au revoir lui donne soudain bougrement chaud. Intérieurement, elle se traite de folle d'oser un instant imaginer...

\*

Ce qui vient de se passer – pour anodin que ce soit – la perturbe tout le long du trajet de retour. Ce gosse, là-haut, ne quitte plus ses pensées. Cela en devient obsédant, et même le retour d'Allan ne la sort pas de ces images bizarres, de cette main qui l'a... presque envoûtée. Mais il a tout juste vingt ans; encore un enfant... Alors comment et pourquoi cela arrive? Elle sent bien que son mari à plusieurs reprises pose un regard sur elle, comme pour savoir ce qui se passe. Elle ne le sait pas elle-même!

- Bonne journée, ma chérie? Tu as un peu profité du soleil?
- Oui : j'ai fait une longue promenade qui m'a amenée chez Gisèle. Tu savais qu'elle était partie dans sa famille pour se remettre d'une mauvaise bronchite?
- Comment veux-tu que je le sache? Tu as trouvé porte close, alors.
- Non : elle a un fils qui s'occupe de ses affaires ; enfin, qui garde la maison, plutôt. À ce sujet, je lui ai proposé tes services pour ses papiers administratifs. Ceux de sa mère qui ont l'air de le perturber.
- Il ne doit pas être très vieux, ce garçon, non? C'est vrai que ce sont nos plus proches voisins et que nous les voyons si peu... Quand viendra-t-il?
- Oh, rien de précis à ce sujet : il m'a juste dit qu'il viendrait au moins pour la feuille d'impôts.
  - Je peux me permettre une petite question?
  - Vas-v, dis-moi.
- Il s'est passé quelque chose? Là-haut, je veux dire : tu as été comme absente toute la soirée.

— Enfin, Allan, c'est un enfant, un gamin! Il n'a guère plus de vingt ans. Je n'ai discuté que quelques minutes avec lui, mais je l'ai averti pour leur ânesse. Je ne sais pas s'il m'a crue. Du reste, pour celle-là. Enfin, je lui ai dit que nous prendrions en charge les frais occasionnés par les bêtises de notre Alizéa. Apparemment, ni Gisèle ni lui ne semblaient s'être aperçu de la grossesse de leur bête. Mais c'est une drôle de question! Tu ne serais pas un peu jaloux, toi?

- Il y a matière à l'être?
- Non, non, ne va pas te mettre martel en tête encore.

Lui s'est approché d'elle; la main de Léa câline doucement la joue de son mari, et les poils qui repoussent font un bruit étrange, une sorte de crissement sous les doigts.

- Hum, ça repousse vite; tu ne t'es pas rasé ce matin?
- Si, mais plus on avance en âge, plus vite la barbe repousse.
- C'est juste pour dire, parce que... j'aime bien quand elle me... gratouille.
  - Ah bon... et où ça? Dis-le-moi.
  - Je ne vais pas aussi te faire un dessin. Si?
  - Serait-ce une invitation pour...
  - Prends-le comme tu veux, Allan.
  - Alors viens un peu plus près...

Il lui saisit le poignet, la forçant gentiment à s'approcher de lui. Quand il courbe légèrement la tête, elle lève son visage. Leurs lèvres se soudent, et débute une longue série de baisers, seulement interrompus par l'obligation de reprendre leur souffle. Elle se love contre lui, chatte qui se frotte à son matou. Les mains de celui-ci glissent sur la laine du chandail qu'elle porte, et sous la pression de ses doigts il a vite trouvé la fermeture du soutien-gorge. Après avoir relevé la petite protection angora, d'un geste simple le fermoir se trouve déclipsé. Puis, sans qu'elle ne trouve rien à redire, le pull quitte son corps pour s'étaler à même le carrelage de la cuisine.

Elle ronronne, ivre de ce désir soudain, et quand dans un mouvement souple il l'attrape par dessous les fesses pour la soulever comme une plume, ce sont ses bras qui entourent son cou à lui. Il l'emporte, précieux fardeau, vers le lit qui a déjà tant connu de leurs amours. Puis elle est rapidement nue alors que lui reste totalement vêtu. Dans la pénombre de leur chambre, il contemple ce corps de femme. Elle est toujours aussi ravissante, avec ses yeux clos et ses bras en croix, sur la couverture qui la reçoit. Sa beauté, son abandon lui donnent une érection; mais a-t-il seulement besoin de cette nudité pour la désirer?

Il tire sur la ceinture qui maintient son pantalon, dégrafe les boutons de sa chemise et jette l'un et l'autre sur le sol sans se préoccuper de l'endroit où les chiffons retombent. Il ne garde sur lui que son caleçon et s'étend tout contre le corps impassible de sa belle. Léa vient alors poser sa tête sur le torse de cet homme qu'elle aime, et sa main, sans trembler, glisse sur la poitrine à l'air. Elle ne s'arrête pas aux tétons qu'elle se contente d'effleurer, coulant lentement le long du ventre pour explorer le nombril. Ayant reconnu ce cercle amical, elle se faufile encore plus bas, sur cette plage poilue qui l'amène gentiment vers l'élastique du slip.

Allan ne bronche plus, retenant presque son souffle. Mais la main experte a vite soulevé le textile léger et les doigts s'infiltrent sous ce fragile refuge. Là, sous les doigts, palpite désormais une tige raide, chaude, attirante. C'est à cet instant qu'enfin l'homme laisse passer à nouveau l'air entre ses dents. Léa perçoit ce sifflement comme une invitation, et les petites phalanges se referment sur le pieu qui en frémit d'aise. Alors lentement, très lentement, il se tourne vers elle et empoigne son visage entre ses mains.

## — Léa, je t'aime...

La réponse de la femme se perd dans un murmure alors qu'elle se tortille, se déhanche pour mener son visage sur le torse de son mari. À la suite de ses doigts, sa bouche recherche le même chemin, suit les traces sur la peau pour bien sûr arriver à la même source. Lui se

contente de la laisser suivre sa route sans entraver ses mouvements. Un long frémissement accueille l'arrivée des lèvres douces sur le pistil qui dépasse du slip trop petit pour contenir cinq doigts et une bouche. Il savoure avec extase ce baiser d'une autre nature alors qu'elle pousse de petits cris sauvages, ce qui ajoute encore à l'érotique bisou qu'elle lui prodigue.

Plutôt que de crisper ses doigts sur le drap, il préfère les poser sur son dos. Ceux-ci trouvent la peau nue et griffent sans violence cette colonne vertébrale découverte. C'est à son tour de sentir leur présence, d'avoir la chair de poule. Elle souffle comme lui désormais et attend que les caresses se précisent, que les câlins la ravissent. Il sait aussi y faire; connaissant le corps de son épouse, il sait ce qui va lui mettre le feu aux joues, ou ailleurs aussi. Tranquillement, alors qu'elle continue ses succions de manière tendre, il arrive lui aussi sur cette faille qu'elle ne cache plus. Quand il parvient à l'entrejambe d'une langue alerte et habile, elle ouvre le compas de ses jambes le plus possible.

Cette invitation au festin, pas besoin de la répéter deux fois : Allan a vite compris quelles étaient les attentes de sa femme. Léa, couchée sur le côté, donne de petits coups de bassin pour coller plus encore la bouche contre son sexe. Elle bouge sans à-coups, juste pour prendre le maximum de plaisir à la caresse. C'est si fort, si violent qu'elle en oublie celle qu'elle fait elle-même à la queue de plus en plus raide. Dans la chambre, les deux amants prennent leur part de bonheur, s'enivrant des senteurs et des envies de l'autre. Comme ils sont beaux dans cette manœuvre particulièrement réussie ce soir!

La nuit est là quand, enfin repus, ils s'enlacent dans un geste qui reflète toute la tendresse du monde.

- Waouh! Madame avait le feu au cul, ce soir...
- Pyromane! Je vais te dénoncer. Si tu ne m'avais pas allumée... Mais tu es le meilleur! Alors pourquoi aller chercher ailleurs ce que j'ai à la maison?

- C'est un point de vue que je veux bien partager toute ma vie. Léa...
  - Oui Allan?
  - Je te veux pour moi tout seul... et pour toujours.
  - En est-il autrement? Alors de quoi te plains-tu?
- Oh, je ne me plains nullement; c'est juste une remarque. Tu me rends heureux, alors pourvu que ça dure.
- Humm... Finalement, je veux bien faire l'amour tous les jours avec toi, juste pour t'entendre me parler comme ça.
- C'est ça! Et si je te prenais au mot? Tous les jours, distu? Ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd! Tous les jours? Ah-ah! Tous les...
- Ça va, tu ne vas pas le répéter tout le reste de la nuit! Je l'ai dit, mais ce n'est pas vrai : tu n'y arriverais pas.

Ces deux-là se mettent à rire de leurs propres bêtises. Ils sont heureux et, mon Dieu, demain est un autre jour... Retour devant le téléviseur, un bon film, et ensuite à nouveau le lit, mais cette fois sans vraiment chercher le sexe. Simplement enlacés pour s'endormir avec des images plein les yeux, ils sont seulement contents d'être ensemble et de s'entendre si bien.

Pourtant, Léa a quand même la main de ce jeune homme et ses paroles qui reviennent en boucle dans sa tête avant de s'enfoncer enfin dans un sommeil bien mérité.

## Pieux mensonge

Allan au bureau, elle va et vient, astiquant la maison, jetant de fréquents coups d'œil sur l'étalon qui trottine paisiblement dans son enclos. La robe brune, l'allure fière, elle le trouve plus beau sous la lumière de l'été. Comme son mari a bien fait de la laisser acheter, celui-là! Elle se met à chantonner alors, heureuse de tout, de rien, contente d'être dans ce chalet, contente de la vie qu'elle mène. Alors elle se dit qu'elle veut encore remercier Allan et elle décide que ce soir ce sera sortie restaurant.

Elle lit une longue partie de l'après-midi, puis la salle de bain la reçoit pour qu'elle se fasse belle. Elle y met tout son cœur, toute son ardeur. Le résultat est surprenant! Devant sa glace, l'image qui lui revient ressemble à une de ces jeunes femmes dans les catalogues de mode. Elle se surprend à se trouver... désirable. C'est au moment où elle sort de la salle d'eau que le carillon de l'entrée se met à tintinnabuler. Surprise tout d'abord, elle ne saisit pas de suite d'où vient la musique qu'elle entend. Puis quand le visiteur inconnu appuie une nouvelle fois sur le bouton, elle fixe toute son attention sur la porte d'entrée.

Lionel est là, dans l'embrasure de la porte. Il a quelque chose de différent; mieux vêtu, mieux peigné – Léa n'en sait trop rien – sauf que l'image qu'il donne n'est pas la même que celle d'hier. Une sorte de trouble vient encore s'incruster dans l'esprit de la jeune femme.

— Ah, Lionel! Comment allez-vous? Vous arrivez bien, mais mon mari n'est pas encore rentré.

- Je vous dérange sans doute? Vous alliez sortir?
- Non, non entrez. Je compte lui faire une surprise et l'inviter au restaurant. Mais allez, venez. Ne restez pas sur le pas de la porte.
- Je peux revenir un autre jour si vous voulez, mais comme vous m'aviez proposé hier... c'est pour mes papiers. Il faut que je les retourne au centre des impôts avant la fin de la semaine.
- Mais oui, il n'y a pas de problème. Il est au courant et il va vous aider. Mais j'y pense, vous pourriez aussi nous accompagner; au restaurant, je veux dire.
- C'est que... côté argent... ce n'est pas le grand luxe, voyezvous.

Le téléphone qui se met à sonner coupe un peu la conversation.

- Excusez-moi, je dois répondre; j'en ai pour une minute.
- Allô? Ah, Allan, c'est toi...
- Oui. J'ai un rendez-vous imprévu; je serai de retour un peu plus tard. Je t'appelle dès que j'ai fini pour que tu ne te fasses pas de souci.
- Bien. Alors je t'attends. Merci de m'avoir prévenue. Je t'aime.

Elle pose le combiné et revient vers Lionel qui est resté dans l'entrée. Il suit du regard cette femme magnifique, cette femme qui possède une grâce indéniable. Les yeux de celle-ci sont comme deux perles qui brillent. Elle est là, tout près, si proche que son parfum lui arrive comme une bouffée d'air aux senteurs épicées.

- Mon mari aura un peu de retard. Asseyez-vous. Je vous offre un verre? De quoi parlions-nous déjà? Ah oui, de restaurant. Bien entendu, vous êtes notre invité : pas question de vous demander de payer quoi que ce soit.
  - Merci, mais... ça me gêne... vraiment.
- Comme vous voulez ; c'est pourtant de bon cœur. Bien! Alors, ce verre? Ricard, pastis, whisky, vin doux ou cuit? Dites-moi.
  - Je... je prendrai comme vous.

- Alors une larme de porto vous conviendra?
- Parfait...
- Vous êtes sûr? Mais je suis bête... à votre âge, on boit de la bière sans doute. Brune, blonde, Desperados? Allons, ne soyez pas timide.
  - Non, non, je vous assure : un porto me convient.
  - D'accord. Alors j'en sers deux verres, donc.

Lionel ne voit plus que les mains de cette belle rousse qui versent lentement le breuvage dans des verres sortis d'une maie <sup>1</sup> immense. Elle pose devant lui le premier et se met sur un siège face à son invité. Lorsqu'elle s'assoit, sa poitrine se soulève doucement. Elle respire tranquillement, et le léger sourire qui se dessine sur ses lèvres donne envie d'en voir d'autres encore.

- Quelques gâteaux pour accompagner le vin?
- Merci, mais ça ira, je vous l'assure. Vous avez... une bien jolie maison.
- Oui. C'est aussi beaucoup de travail pour en arriver là. Votre maman va mieux ?
- Normalement, dans une semaine elle devrait rentrer. Tant mieux, je me faisais du souci pour elle.
  - Et vous n'avez pas de petite amie, pas de copain non plus?
- Rien de tout cela. Je travaille, et j'entretiens un peu la ferme : cela ne laisse pas trop de temps libre. Et puis vous en connaissez beaucoup, des filles qui voudraient venir dans un trou paumé comme celui où nous vivons?
- Vous êtes jeune, bien bâti; je crois que ça doit se trouver, une fille qui aime les beaux garçons.
- Je ne sais peut-être pas comment faire. Avec les filles, je veux dire.
  - Oh, à mon avis, vous avez ce qu'il faut pour leur faire plaisir.

— ...

<sup>1.</sup> Sorte de long bahut bas très commun dans les Vosges

— Oui, de bons muscles et un visage d'ange, et avec ça vous semblez être travailleur. Donc...

Le garçon a rougi sous les compliments de la femme. Il lève son verre et le tend vers celle-ci qui fait de même.

- À votre santé alors, Lionel.
- Oui, à la vôtre, Madame.
- Léa... pas « Madame » ; vous me vieillissez avant l'heure.
- Bien. Alors à vous, Léa.

Elle rit, et ses lèvres en se retroussant découvrent deux rangées de dents d'une blancheur et d'un alignement impeccables. Lionel se sent bien près de cette femme. Quelque chose d'indéfinissable, d'étrange, comme un courant qui passe entre lui et elle. Il ne dit rien quand, d'une main sûre, elle remplit de nouveau son verre. Pour cela, elle s'est à demi relevée et se penche en avant. Sous le corsage, sa poitrine avance un peu, et au fond de lui, la naissance d'un sein le remue en profondeur. Ensuite elle se lève pour déposer son godet à elle sur l'évier. La jupe qu'elle porte tourne avec grâce. Le tissu aérien laisse entrevoir un peu plus haut les cuisses gainées.

Les bas ou les collants – comment le savoir ? – font de ces deux jambes une cible pour les yeux du jeune garçon. Le provoque-t-elle, ou bien n'est-ce qu'un effet pervers de l'imagination enfiévrée de Lionel ? Il ne sait pas trop quoi dire, se contentant de regarder cette silhouette dans ante dans la lumière du soir. Elle est maintenant debout près de la fenêtre, et ses regards sont tournés vers l'extérieur.

- Votre mari qui rentre?
- Non, je jette juste un œil sur Alizéa. Tenez, venez voir comme il est beau, là, juste au milieu de son enclos.

Sans se poser de question, le garçon s'approche de la fenêtre, invité par Léa; et c'est vrai que le cheval est planté comme une statue dans le rouge du ciel. Mais elle est si proche de lui qu'il suffirait que Lionel tende la main pour la toucher. Son odeur parfumée lui revient, achevant de lui donner envie. Il avance davantage vers les carreaux comme pour mieux admirer le spectacle de ce

crépuscule qui arrive. C'est à cet instant-là que le bras de la belle touche le dessus de sa main. Il a un geste de recul. Mais Léa aussi sursaute à ce contact.

Elle se retourne comme pour échapper à ce frôlement qui lui brûle la peau. Pourquoi ce gamin lui fait-il cet effet? Bon sang, c'est son mari qu'elle revoit, mais vingt ans plus tôt: même sourire, même gueule d'ange. Elle se sent remuée de partout, et ce mouvement pour échapper à l'étrange brûlure n'a fait que renforcer celle-là. Le gosse s'est lui aussi décalé pour ne plus la toucher, et bien entendu ils sont allés non pas en sens inverse, mais l'un vers l'autre. Elle se retrouve complètement contre lui.

D'instinct, Lionel met ses bras autour de la femme qui lui tombe dans les bras. Il baisse la tête, plus grand qu'elle, et ses yeux se noient dans ceux de la rousse. Elle ne cherche plus à sortir de cet étau qui vient de l'entourer sans violence. Ses idées sont confuses, ses pensées contradictoires. Elle ne sait plus vraiment ce qu'elle fait alors que sa tête se lève pour voir la réplique de son Allan avec vingt ans de moins. Ces deux mouvements font que les joues se frôlent, que les bouches se touchent et c'est comme une explosion dans les deux têtes. Les lèvres qui s'entrouvrent ne se libèrent que pour se retrouver à nouveau, et les baisers qui se suivent ne s'arrêtent que pour rechercher un peu d'air.

Parfaitement consciente de la situation, pourquoi Léa se laisset-elle aller à cette folie? Elle ne peut s'empêcher de penser à Allan, mais c'est plus fort qu'elle. C'est la première fois de sa vie que ce genre de chose lui arrive. Une irrésistible envie de ce... jeune homme, de ce... gamin. Sa tête lui dit non mais son corps hurle le contraire. Comment allier les deux? Elle sait bien qu'elle fait la plus grosse connerie de son existence, mais c'est comme si quelque chose l'envoûtait, comme si le désir prenait le pas sur la raison. Les bras qui la retiennent sont tendres, les baisers enivrants. Et bien sûr qu'elle se sait perdue.

Lionel ne se pose plus de questions. Il la tient, serrée contre lui, alors que sa langue parcourt en reine un palais des mille-et-une nuits. Le souffle un peu court, il apprend à savourer les palots que cette femme lui donne. Et embrasser, apparemment, elle sait le faire. C'est d'une incroyable douceur, c'est... le paradis. Il se dit qu'elle va le repousser, que de ses bras elle va le faire se détacher d'elle, mais pour l'instant il la retient et apprécie juste le moment présent. Plus bas, bien plus bas, dans son pantalon, la chose dure qui frotte l'entrejambe de la femme, elle doit terriblement la sentir. Ce n'est pas que cela le gêne, mais...

Elle ne voudrait pas, et pourtant sa main qui se cramponne au cou de son jeune visiteur, son esprit ne font rien pour l'arrêter. Il se frotte de plus en plus contre elle, et il bande; de cela, elle est en bien certaine. Il est vraiment dur, et la perspective de ce truc, de cette chose qui palpite alors qu'elle est encore emballée dans des vêtements lui donne le tournis. Son ventre se tord, se love, se meut pour épouser la forme de cette bite qu'elle sent si bien. Elle ne prend pas de gants pour arracher plus qu'elle ne l'ouvre la chemise du jeune homme.

Lionel se dit que la main qui lui découvre le torse est bien douce. Puis les doigts qui s'escriment sur la boucle de sa ceinture l'encouragent à relever ce chemisier sous lequel les seins sont bien à l'abri. Quand ils ont enfin trouvé, ce n'est plus bien long avant que son pieu ne soit, lui aussi, à l'air libre. Alors il se sent pousser des ailes et laisse glisser ses bras le long de ce corps qui se trémousse contre le sien. Les mains trouvent l'ourlet du bas de la jupe. Il sait rapidement que Léa ne porte pas de collants. Frénétiquement, il fouille dans les atours de la belle femme qui respire plus bruyamment. Ses doigts font rapidement glisser le tissu léger d'une culotte et s'activent sur l'endroit humide qu'ils devinent en simplement l'effleurant.

Ils se sont, sans s'en rendre compte, décalés vers la table de la cuisine, et celle-ci est maintenant contre les fesses de la dame qui gémit sans discontinuer. Lionel ne semble pas fournir d'effort particulier pour soulever la rousse, et elle se retrouve les bras autour de son cou alors que son derrière repose sur le plateau de bois. Ensuite, c'est très confus, mais elle sent que ses deux jambes sont soulevées alors que contre sa chatte la queue tendue vient se frotter. Quand la culotte poussée sur le côté laisse la place à la bête chaude, elle pousse comme un cri.

Cri de soulagement, gémissement de bien-être alors que dans sa tête elle se traite d'imbécile, d'idiote, de folle. Et pourtant elle n'arrive pas à s'en vouloir de tromper ainsi son Allan. Le jeune homme qui continue à souffler prend une allure de croisière, ses mouvements sont réguliers et elle sent parfaitement cette trique qui coulisse en elle, finissant de la rendre dingue. Elle hurle alors que le garçon tente de se retenir encore un peu. Il ne parvient qu'à s'extraire et inonder cette fente qui vient de lui offrir un moment superbe, un feu d'artifice de couleurs. La laitance blanche gicle sur le triangle de tissu retombé presque à sa place initiale.

Il a l'air bête, planté devant la femme encore allongée sur la table, la bite à la main, et elle qui reprend son souffle. Elle se relève lentement.

- Je crois... que nous venons de faire une énorme connerie.
- Pardon... je croyais que vous aviez... que vous vouliez...
- J'avais envie, je le voulais, mais c'était une erreur que nous devrions oublier le plus vite possible. Rhabille-toi, moi mari va rentrer. Je ne voudrais pas qu'il sache...
- Je vous promets de ne jamais en parler... à personne... ce sera notre secret. Je le jure.
- Le mieux serait que tu partes avant qu'il n'arrive; je vais, moi, me refaire une beauté. C'était... trop bien, mais nous ne recommencerons plus jamais. Tu comprends cela? Je ne sais pas ce qui m'a pris.
- Merci quand même. Vous êtes superbe, bandante, et j'ai eu aussi envie de vous.

— Ça, je l'ai bien vu. Allez, file vite, et ne longe pas la route; prends les raccourcis. Reviens demain soir pour tes impôts. Nous n'en parlerons plus, et cela ne se reproduira plus, plus jamais. D'accord?

- Oui Madame.
- Tu m'énerves avec tes « Madame »! C'est toujours Léa...
- Alors bonne soirée, Léa.

Lionel s'approche pour un baiser mais elle tourne la tête, et c'est sur sa joue que sa bouche dépose le bécot. Elle ne le regarde déjà plus, honteuse de s'être montrée faible et d'avoir ainsi cédé à ses pulsions. Ce n'est pas à lui qu'elle en veut; si quelqu'un est à blâmer, c'est bien elle. Dans le chemin qui longe le corral d'Alizéa, le jeune homme s'enfonce dans la nuit maintenant tombée. Mon Dieu, que cette silhouette ressemble à s'y méprendre à celle d'Allan avec tellement d'années de moins! Était-ce une raison pour se laisser tenter ainsi?

En venant chez eux, Lionel n'aurait jamais cru que cela se passerait de cette manière. Que cette femme est belle, et comme l'envie qu'il avait d'elle est toujours tellement présente! Pourtant il s'est laissé aller, s'est épanché sur ce ventre doux comme un tapis de mousse des bois, tendre comme un velours. Il n'a aucun regret, et surtout pas pour cet homme qu'il ne connaît pas et qui a une chance inouïe, celle de l'avoir comme femme. Le sait-il qu'il possède le plus cher des trésors? Enfin un soupir lui soulève la poitrine alors que, longeant la route qui mène chez sa mère, il entraperçoit les phares de la voiture qui remonte vers le paradis qu'il vient de laisser; de perdre aussi, du même coup.

\*

Le moteur, bruit annonciateur du retour de son mari, alerte Léa qui sort de la salle de bain. Elle a frotté, lavé son corps tout entier comme pour chasser jusqu'au souvenir de cette étreinte furtive. Brève, mais tellement profonde, comme ces images que, malgré la

douche, elle ne parvient pas à sortir de son esprit. Finalement, sa tenue est impeccable lorsqu'Allan rentre au bercail. Il trouve sa femme très en beauté, et quand il dépose un baiser sur ses lèvres, il est bien loin de s'imaginer que... et ce n'est pas elle qui va le lui raconter. Alors...

- Tu es toute belle. Y aurait-il une raison particulière?
- Non, je voulais juste être femme pour ton retour. J'aimerais que nous retournions au village pour dîner tous les deux. Ça t'embête?
- Non, pas du tout, mais par contre tu prends le volant ; j'ai eu une journée plutôt chargée.
- Oui, je conduis, et au retour également; ainsi, Monseigneur, vous pourrez boire un peu plus que d'ordinaire.
- Délicate attention! Mais pas trop : j'aimerais aussi m'occuper du paquet-cadeau qui se cache sous ces fringues affriolantes que tu as mises.
- Oh, mais je t'aiderai à le sortir de l'emballage. Je t'aime, Allan.
  - Si ça pouvait être tous les soirs comme ça...
- Plains-toi! Dis aussi que tu n'y trouves pas ton compte? Je ne me dérobe pas si souvent. Le devoir conjugal, j'aime bien aussi.

La berline cahote un peu sur le chemin. La lumière blanche des phares celle-ci troue la nuit et balaie de ses pinceaux les bords de la route. Allan a posé sa main sur la cuisse de son chauffeur. Elle a un sourire qu'il ne voit pas très bien. Cette présence chaude la rassure. Elle aime qu'il fasse ce simple geste, qu'il vienne ainsi lui témoigner son affection. Puis comme ça, sans raison, elle revoit la scène avec le gamin. Ça ne lui procure aucun remords, juste une montée puissante d'envie entre les reins. Les doigts sur le bas noir ne bronchent pas. Inertes et chauds, ils sont là, seulement là.

Mais la chaleur de la peau ne va pas non plus que dans un sens. Allan ressent lui aussi cette sensation de douceur, encore accentuée par le nylon fin qui gaine la cuisse. Un peu d'électricité passe d'elle

à lui, et ils n'ont pas fait un kilomètre que déjà quelque chose a remué dans son caleçon. La petite bête qui dormait sur le coussin de son bas-ventre enfle, se gonfle. Elle s'étire, distend le coton du boxer, prend du volume. Alors, réflexe ou intention délibérée, les doigts sur le bas se font câlins. Ils obéissent à un ordre muet venu d'un coin du crâne de l'homme qui sait bien que la femme, là à ses côtés, les laissera faire.

- Hep là! On ne doit jamais distraire le conducteur.
- Tu trouves que c'est une distraction? Si tu voyais l'effet que tu me fais...
  - Nous allons dîner, Allan; ensuite, il sera temps de...
- On ne sait pas : si tu me laisses trop boire, il se peut que la machinerie s'enraye.
- Ne t'inquiète donc pas, je saurai bien l'entretenir, ta chaleur animale.
- Humm, tu as donc prévu des cochonneries et des coquineries inhabituelles ? Ça risque de me plaire, cette affaire-là! Et beaucoup, même.
- Tu imagines quoi, là, en ce moment? Dis-le-moi, sans vraiment réfléchir. Allez, vas-y, je t'écoute.
- Ben, par exemple, retirer ta culotte pendant le repas. Ce serait bien bandant pour moi.
- Tu ne sais même pas si j'en ai une, de culotte. Hep! Interdit d'aller vérifier avant que nous soyons arrivés.
- D'accord, je te laisse libre du moment, mais je veux voir ça. Et puis j'aimerais bien aussi que les autres, autour, en profitent un peu.
- Tu deviens cochon sur tes vieux jours; pervers de plus en plus.
- C'est fait pour te déplaire? Allons, avoue que juste comme moi, en ce moment, parler de cela t'émoustille plus que de raison!
  - Tu verras... peut-être, si JE le veux.

La route est de plus en plus plane, et le trajet rétrécit aussi. Bientôt les premières maisons du bourg apparaissent. Les doigts n'ont plus cherché leur chemin sur la cuisse, mais leur chaleur est toujours présente. Quand le couple entre dans le restaurant – enfin, une modeste pizzeria – les quelques dîneurs qui sont déjà là tournent la tête dans un geste instinctif. La plupart des regards d'hommes se posent sur les courbes gracieuses de cette femme à la chevelure flamboyante qui vient de troubler la quiétude de la salle. Les femmes aussi surveillent du coin de l'œil cette ennemie potentielle qui arrive.

Allan tire le siège de son épouse; elle prend place à la table. Puis il fait de même, face à elle, alors qu'un garçon zélé apporte avec moult courbettes la carte. Le choix est vite fait : une assiette de charcuteries suivie d'une escalope chasseur accompagnée de haricots beurre pour elle, de frites pour lui. Tous les deux, comme s'ils étaient seuls au monde, commencent un dîner aux allures de festin. Il admire sa manière si particulière de manier la fourchette et le couteau. Elle aime la force tranquille qui émane d'Allan.

Entre l'entrée et le plat, sans se démonter, Léa se met debout, fait le tour de la table, et sous les yeux intrigués des autres qui ne lui tournent pas le dos elle embrasse son mari puis elle regagne sa place en se déplaçant lentement. Il la suit du bout des yeux. Debout devant sa chaise qu'elle a avancée, elle remonte le bas de sa petite jupe. Se baissant un peu, elle fait descendre le long de ses longues jambes une petite boule violette et rouge. Dans sa main, l'objet alors qu'elle plie sur ses genoux, l'objet franchit l'une après l'autre les chaussures. Celles-là sont tout simplement soulevées pour l'occasion.

La minuscule chose de tissu revient dans la main de Léa qui la pose sur le devant de son assiette à l'instant précis où le serveur arrive à la table voisine. Le spectacle le surprend à tel point qu'il manque de renverser la sauce du plat qu'il s'apprête à glisser devant une dame qui n'a rien perdu du manège de sa voisine. Allan n'a

pas quitté les yeux de sa femme. Une légère rougeur au front, puis sur les joues, lui montre combien elle s'est forcée pour accomplir cet acte qu'il attendait. Il se dit que Léa est bien son épouse pour la vie. Si cependant il savait... au fond du ventre de son mari, le feu vient de s'allumer.

Alors que le repas reprend ses droits, la femme qui a vu le déshabillage ne cesse de jeter des regards à la table où le couple finit son dîner. Si ces yeux-là étaient des pistolets, sûr que Léa serait morte depuis un bon moment déjà. Elle trépigne d'autant plus quand elle voit Allan qui roule le chiffon dans sa main, le porte à ses lèvres, puis le déplie comme un étendard avant de le faire disparaître dans la poche de sa chemise. Aucun des deux-là n'entend ce que dit la dame apoplectique, mais c'est sans doute mieux ainsi; la soirée en serait peut-être gâchée.

- Un dessert, Madame? Monsieur? Voici la carte.
- Tu veux encore quelque chose, Léa?
- Je vais me laisser tenter par votre café gourmand. Et toi, Allan ?
  - Votre tarte maison, c'est quoi au juste?
- Tarte aux pommes tièdes agrémentée d'une boule de glace vanille. Tout est fait maison ; un pur régal. Je vous la recommande, Monsieur.
- Bon; eh bien, je vais suivre votre conseil. Allons-y pour une tarte maison.

L'homme sombrement vêtu ne quitte pas la silhouette de la femme assise face à l'homme qui semble être fort épris d'elle. Il a un mal fou à repartir vers le comptoir et la cuisine. Il sait bien qu'elle n'a plus rien entre les cuisses pour la protéger, qu'elle s'est elle-même débarrassée de la culotte qui s'y trouvait. Lui bande également de savoir cette chatte libre de toute entrave, et pour un serveur, c'est assez gênant. La grosse dame qui houspille son mari s'en est aperçu, et elle lorgne aussi sur sa braguette.

— Garçon! L'addition s'il vous plaît.

- Voilà, Monsieur. J'espère que vous avez été satisfaits de nos services, Messieurs-Dames.
  - Parfait; c'était juste parfait.
  - Nous espérons vous revoir bientôt dans notre établissement.

Après avoir réglé la note, ces deux-là quittent la pizzeria et remontent dans leur véhicule. Quelque part derrière une vitre, un garçon soupire, imaginant ce que la soirée réserve à ces deux tourtereaux. Une grosse dame, elle, bave devant un insignifiant mari, pestant contre une cliente inconnue. Elle rêve d'oser un jour, pour le plaisir d'un homme, retirer une pièce de vêtement aussi intime qu'un slip. Allan regarde la femme qui est à ses côtés. Bien sûr, quelques rides aux coins de ses yeux peuvent rappeler les quarante-cinq ans passés de Léa. Combien de ces marques du temps se sont-elles creusées pour lui?

Il n'aurait jamais cru qu'elle le ferait. Que pour lui elle fasse ce genre de chose. Il plaisantait, bien sûr, quand il lui avait tout à l'heure suggéré de retirer sa lingerie. Alors, quelle preuve d'amour quand pour lui, comme si c'était naturel, elle avait glissé ses petites mains sous sa jupe, puis voir surgir de dessous la tache mauve et rouge. Il a envie d'elle depuis ce moment-là. Son sexe s'est tendu et il est resté dans cet état depuis l'incroyable instant où il a glissé dans sa poche de chemise l'objet chargé d'un érotisme ahurissant.

Alors que la voiture remonte vers leur maison, il se sent bien. Du vin, une jolie femme et son amour pour elle, l'euphorie de son désir qui se disperse dans des images plus folles les unes que les autres suffisent pour entretenir la gaule que son pantalon a du mal à cacher. Alors, comme pour l'aller, il laisse sa main se déplacer vers la cuisse au nylon attirant. Mais les doigts qui flirtent avec le bas de la jupe n'hésitent plus à se lover sur l'intérieur de celle-ci, et ils filent lentement vers le haut de l'entrejambe.

Un instant ils s'arrêtent à l'orée de la chair, juste à la fin de ce fuselage noir, s'immisçant une seconde entre lui et la peau. Léa apprécie cette visite pourtant attendue, convenue. Son pied, bien

plus bas sur l'accélérateur, se relève pour que la voiture ralentisse. En même temps elle écarte les cuisses l'une de l'autre pour laisser le champ libre aux visiteurs de la nuit.

- Tu... tu me sembles bien coquin, soudain...
- Tu es désirable, et j'ai vraiment envie de toi... d'autant que je sais que tu n'as plus rien sous ta jupe.
  - Tu veux que j'arrête la voiture quelque part par-là?
- Oh non, laisse-moi juste un peu jouer, sentir, monter en toi le désir. Je veux seulement te toucher, te caresser, tout doucement.
  - Humm, j'aime assez l'idée... Vas-y alors, sers-toi.
  - Pour cela, tu peux me faire confiance!
  - Je peux te poser une question?
  - Si tu la juges vraiment nécessaire...
  - Si un jour je te trompais, que ferais-tu?
- Tu as envisagé de coucher avec un autre? Tu veux, ou tu l'as fait?
  - Non, je voudrais juste savoir si...
- À vrai dire, je te fais totalement confiance; je t'aime toujours autant et je ne peux pas imaginer que... tu puisses envisager un jour de... coucher avec un autre.
  - Je ne le ferai pas; moi aussi je t'aime.

La main d'Allan est arrivée bien plus haut que la décence ne permet de le dire. Le majeur longe déjà cette fente encore à peine entrouverte. Il se frotte, roule doucement à la jointure des lèvres qui sont humides. Léa ne dit plus un mot, tentant de garder son attention pour la conduite de la berline sur la route sinueuse. Elle gémit, et son ventre lui rappelle à chaque passage du doigt que son corps réagit à ces caresses tellement ciblées. Pourtant, une petite part d'elle reste triste à l'idée de ce qu'elle a fait plus tôt dans la soirée.

La maison et son garage où enfin ils descendent du véhicule. Léa vient vers son mari, se jetant presque dans ses bras. Une poitrine solide dans laquelle un cœur bat fort, vit pour elle, elle le sent sous le tissu fin de la chemise. Quand les lèvres d'Allan viennent chercher les siennes, rien ne fait obstacle à leur réunion. Elle aime ce baiser-là. Alors elle en redemande un second, puis un autre, et en obtient toute une ribambelle. Les mains de son mari se faufilent partout où elles le peuvent. Elles s'incrustent dans la peau des cuisses pour revenir sur les seins. Ses gestes sont saccadés, enfiévrés, retrouvant avec délectation chacune des parcelles dénudées de son corps.

Maintenant, comme par magie, le torse de la jeune femme est lui aussi entièrement libéré de sa gangue textile. C'est bien vite au tour de la jupe de s'ouvrir puis de glisser en corolle sur les chevilles fines de son épouse. Et en bas, merveilleuse dans sa nudité quasi intégrale, elle lui prend le poignet, le guidant à pas précautionneux vers la porte aux traverses de bois. Sans un mot elle ouvre celle-ci, tirant l'homme vers la cabane qui abrite Alizéa.

L'animal a dressé les oreilles au bruit des deux qui arrivent. Couché sur la paille fraîche, il ne bronche pas. Sa maîtresse est là, presque intégralement nue. Allan, qui se laisse gentiment emmener vers une meule de foin qui se trouve dans un coin pas très loin du cheval, la regarde avec des yeux exorbités.

— Regarde; regarde, Allan, comme il aime nous voir ensemble. Il est beau, mais tu l'es tellement plus...

— ...

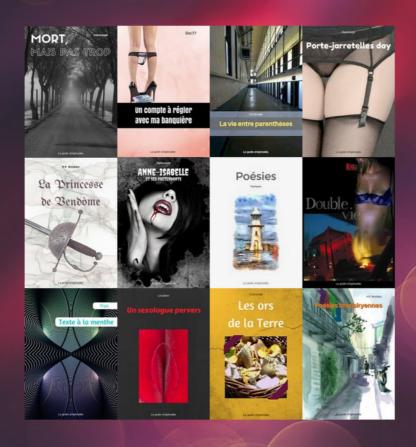
— Vous deux... vous êtes ce que j'aime le plus au monde. Faismoi l'amour ici. Viens, j'en ai envie, je suis toute à toi. Rien qu'à toi.

Alors que l'homme entre en elle, elle jette un œil sur la bête qui n'a pas bougé, et l'espace d'une seconde, avant de ne plus savoir ce qu'elle fait, elle se dit que cet amour-là vaut bien un pieux mensonge. Dans les bras de son mari, elle se laisse aller, montant lentement vers cette spirale de la jouissance que son corps réclame, que son cœur attend. Quand elle hurle son plaisir, Alizéa, qui s'est relevé, vient simplement poser son front sur les deux corps emmêlés.

Le souffle de ses naseaux parcourt le couple nu, et un baiser scelle à nouveau cet amour-là.

Au petit matin, le répondeur laisse entendre un message laconique : « Bonjour, c'est Lionel, votre voisin. Madame, Monsieur, Quatrelle est maman! Un bien joli bébé. »

## 





Création et distribution : Le jardin d'Aphrodite